This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 860,748

INITIUM·SAPIEN
TIÆ·TIMOR·DO
MINI·
VASCO·SEMEDO

EX LIBRIS
CONDE DE
SUCENA

UNE GRANDE FIGURE DE PRÊTRE

VIEIRA

ANTONIO VIEIRA
D'après un ancien tableau conservé au Collège de Campolide.

UNE GRANDE FIGURE DE PRÊTRE

VIEIRA

BIOGRAPHIE — CARACTÈRE — ÉLOQUENCE

PAR

Le Père LUIZ CABRAL, S. J.

PARIS
VICTOR RETAUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82

1900

Tous droits réservés

869.8
V660
v.64

907317-190

INTRODUCTION

VIEIRA

INTRODUCTION

A voir l'intérêt qu'excitent si généralement aujourd'hui les études historiques, le grand nombre d'hommes de valeur qui se consacrent à la reconstruction d'une époque ou d'un siècle, et les recherches qui se font dans les archives de tous les pays, ne semblerait-il pas que nos contemporains veulent se réfugier dans le passé pour se consoler des misères du présent ! Il est certain que jamais peut-être les vivants ne s'occupèrent autant des morts, — pour les élever ou les abaisser trop souvent au gré de l'opinion courante ; —jamais les sentiments de nationalité ne s'affirmèrent avec un luxe pareil de cente-

naires et de statues ; et il n'y aura bientôt pas un événement de quelque importance, un ministre de taille dépassant la moyenne, un colonisateur de quelque talent, un écrivain ou un politicien, qui n'ait un bronze, un monument, ou une fête commémorative. Il est vrai que certains événements et certains hommes méritent des honneurs particuliers ; et il est des noms qu'on salue avec respect, à quelque pays qu'on appartienne, parce qu'ils résument une existence toute faite d'héroïsme, de sacrifice et de services rendus.

Au mois de juillet 1897, le Portugal célébrait le deuxième centenaire d'un de ses plus grands écrivains, Antonio Vieira, qui fut en même temps un homme d'État et un orateur des plus célèbres du dix-septième siècle. Missionnaire, conseiller des rois, diplomate, sociologue, défenseur par-dessus tout des esclaves et des opprimés, il avait, pour être honoré, des titres qui ne connaissent pas de frontières. Mais le Portugal célébrait en lui le premier de ses écrivains, et c'était là une gloire qui touchait plus particulièrement les pays de langue portugaise.

Les sociétés scientifiques et littéraires, le gouvernement, le roi lui-même, étaient représentés

aux cérémonies religieuses de l'Église patriarcale ; et ce n'est pas seulement à Lisbonne, mais dans beaucoup d'autres villes du Portugal et du Brésil qu'on a multiplié les séances solennelles, les conférences et les monuments commémoratifs.

Toutes ces fêtes ont été pour les compatriotes de Vieira plus que le payement d'une dette de reconnaissance ; elles servirent de réparation à de grandes injustices.

Le marquis de Pombal, dont la haine contre les Jésuites fut le principal mérite auprès des « philosophes », ne borna pas ses exploits au plus connu de tous : le supplice de Malagrida, un vieillard vénérable, qu'il fit brûler vif après l'avoir accusé de conspiration et d'hérésie (1).

Il ordonna l'arrestation et l'emprisonnement de tous les jésuites portugais, en fit déporter le plus grand nombre sans formalité ni jugement ; et les autres, il les entassa par troupes dans les étroits cabanons de la tour Saint-Julien, à l'embouchure du Tage. J'ai visité les souterrains de cette tour lugubre, et ce n'est pas sans horreur

(1) Cf. *Histoire de Gabriel Malagrida*, par le P. Paul Mury, S. J. (Paris, Douniol.)

que j'ai pu me rappeler les souffrances des malheureuses victimes du ministre, privées d'air, de lumière, de pain et d'eau, pourrissant dans l'infection et la vermine, obligées parfois de vivre à côté de cadavres longtemps privés de sépulture (1). Ce n'était cependant pas assez pour Sébastien-Joseph de Carvalho d'avoir exécuté les vivants ; il se retourna contre les morts.

Des manuscrits du grand collège de Coïmbre, des trésors littéraires accumulés depuis deux siècles, furent solennellement livrés au feu, et un immense *auto-da-fé* détruisit le travail et les œuvres de dix générations. Les œuvres de Vieira, répandues dans toute l'Europe, ne pouvaient pas être supprimées d'une aussi preste façon ; des copies de ses manuscrits existaient un peu partout. Pombal fit réunir ce qui restait du grand homme, enferma les précieux manuscrits, qui avaient échappé au bûcher, dans les archives de Lisbonne, et les affubla de l'étiquette plus drôle que méchante : *Machinations du jésuite Antonio Vieira.*

Après Pombal, l'auteur de la *Deducçâo Chro-*

(1) Cf. Carayon, *Documents inédits.* (Paris, Oudin.)

nologica (1), vaste compilation de lieux communs à l'usage des jacobins de Portugal, refusait à Vieira le génie, le patriotisme, le biffait presque de l'histoire portugaise ; mais il lui laissait ce qu'il ne pouvait lui enlever : son nom et ses œuvres. Je ne parle pas des petits roquets de la fin du dix-huitième siècle, qui aboyèrent après le grand homme, pseudo-critiques qui ne virent dans ses œuvres que des subtilités, des exagérations, et surtout du « fanatisme ».

Quelques voix s'élevèrent en faveur du bon goût et de la saine raison ; mais avec quelle prudence ! Dom Francisco-Alexandre Lobo,

(1) Ce livre a paru sous le nom de Seabra da Silva; mais le P. Francisco Romano, un des exilés de Pombal, dans une note de son ouvrage italien sur l'expulsion des Jésuites du Portugal, rapporte ce mot de Seabra lui-même : « La *Deducção* n'a de mien que le nom. » Christophe de Murr, dans son journal (t. XI, p. 222., semble ne pas ajouter foi à cette déclaration. « *Scito*, dit-il, *quod fallax ille vir neget et perneget se auctorem esse illius operis, volens ut credamus illud a Pombalio factum et sub suo tantum nomine editum fuisse.* » Malgré l'opinion de Murr, il ne semble point douteux que la *Deducção* soit véritablement l'œuvre de Pombal lui-même. Le ms. autographe conservé à Lisbonne est rempli de corrections et de notes de la main du marquis. Ajoutons que l'oratorien Pereira de Figueiredo, créature de Pombal, qui l'a traduit en latin déclare expressément dans une de ses lettres que « la *Deducção* est parmi tous les écrits du ministre celui qui doit être considéré comme son chef-d'œuvre. »

évêque de Vizeu, publia en 1823 son « Discours critique et historique », dont il faut lui savoir gré, parce qu'il témoigne d'une bonne volonté réelle et d'un véritable courage. On était en plein sous la censure des *Arcades*, pour qui rien de ce qui était vraiment national n'avait de valeur ; la basse rhétorique des « Traducteurs » de 1800 régentait encore les esprits. L'auteur du « Discours », pour faire accepter quelques éloges sur le grand orateur portugais, ne lui ménage pas les sévères critiques. Il lui reproche ses façons d'argumenter, les interprétations trop peu littérales de la Bible, le manque de sensibilité, le bel esprit, que sais-je ? mais au-dessus de cette sévérité, c'est une timide réhabilitation qui surnage. Si Vieira n'est pas replacé sur le piédestal d'où les « philosophes » l'ont renversé, on voit cependant que la statue est belle, qu'elle n'a rien de brisé, et qu'avec du temps et des efforts on pourra la relever.

C'est pourtant à la même époque que l'on voit se dresser, à côté de la discrète apologie de l'évêque de Vizeu, une des plus haineuses diatribes contre l'orateur portugais. Joseph-Augustin de Macedo, celui qui voulait faire oublier les *Lu-*

siades de Camoëns par son poème de l' « Oriente », un pathos sans verve ni originalité, crut aussi pouvoir remplacer les sermons de Vieira par ses prétendus « triomphes de l'éloquence chrétienne (1) ». L'avenir confirma une fois de plus la parole de Montaigne : « Le temps est le grand justicier du passé. » Tandis que les petits volumes de Macedo dorment dans la poussière des bibliothèques et des greniers, les œuvres du jésuite, recherchées, traduites en plusieurs langues, sont étudiées de plus en plus. Parmi les résolutions votées et mises à exécution par le *Comité du Centenaire* on doit signaler au premier rang la diffusion des écrits de Vieira, et, à l'heure présente, on publie en Portugal une édition populaire qui fera encore mieux connaître et apprécier le grand écrivain (2). On a fait précé-

(1) Cette appellation, si modeste, est de Macedo lui-même. « Ce discours, disait-il à la fin d'un de ses exordes, sera peut-être un des plus grands triomphes de l'éloquence chrétienne. » — Ce n'est plus de l'orgueil, c'est de la sottise !

(2) Les *Œuvres complètes* de Vieira (26 vol. grand in-8 de l'édit. de 1854-1858) renferment environ 200 *sermons*, plus de 500 *lettres*, bon nombre de *mémoires politiques*, les opuscules sur l'*Inquisition*, des études *sociologiques*, *historiques* et *littéraires*, etc. Cette édition, malgré son titre, est loin d'être complète. De nombreux manuscrits, tels que ceux du *British Museum* et de la *Bibliothèque nationale de Paris*, manquent à la

der cette édition d'un gracieux in-12 de *Morceaux choisis* que les membres du comité ont eu l'heureuse inspiration de confier à M. Joseph-Ferdinand de Sousa, lieutenant-colonel du génie. On s'est plu en Portugal à comparer M. de Sousa à Louis Veuillot. Le rapprochement ne manque pas de justesse. Chez les deux écrivains, en effet, la foi du chrétien et la verve du journaliste sont merveilleusement fondues. M. de Sousa, sous le pseudonyme de *Nemo*, qui permit quelque temps à sa modestie de se cacher, révèle dans ses écrits une remarquable étendue de connaissances. Sa plume s'est exercée dans l'apologétique, dans les sciences politiques et sociales, et partout il garde une largeur de vues, une sûreté de coup d'œil et une courtoisie qu'on serait heureux de retrouver chez tous les publicistes catholiques.

Dans l'*étude biographique* qui précède les

collection. Parmi les Mss inédits se trouve le célèbre ouvrage *De regno Christi in terra consummato, seu Clavis Prophetarum*. Les traductions des *Œuvres oratoires* sont très nombreuses en espagnol, italien et allemand. On n'en possède en France que 6 volumes in-12 (Bar-le-Duc, 1866; Lyon, 1869). Encore faut-il remarquer que le proverbe italien *traduttore traditore* ne s'y vérifie que trop. (Cf. Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. VIII, *Vieira*.)

Trechos Selectos, la physionomie aussi sympathique qu'originale du P. Vieira est mise en pleine lumière. Elle nous apparaît dégagée des faux ornements dont l'avait chargée la rhétorique vieillie du P. de Barros, et pleinement lavée aussi des taches dont une jalousie mesquine et des préjugés haineux avaient essayé de la ternir. Bien des préjugés étaient d'ailleurs tombés depuis longtemps ; bon nombre d'adversaires étaient rentrés dans l'ombre, cédant à la crainte du ridicule, qui est le commencement de la sagesse, et tout ce qu'il y a d'esprits éclairés en Portugal s'associe au mouvement actuel, qui est le retour de la justice et du bon sens.

Mais en France, dira-t-on, quel intérêt peut-il y avoir à connaître cet homme et son œuvre ? Eh ! mon Dieu, tout d'abord l'intérêt qu'il y a à connaître un homme de génie. Dans son *Histoire des Confesseurs des rois*, le fameux Grégoire mêle à beaucoup d'erreurs et à ses tirades dans le goût de la Révolution quelques observations très justes sur l'écrivain portugais ; il dit entre autres choses : « Vieira si peu connu en France, et pourtant si digne de l'être. » La remarque reste exacte encore à peu près.

En 1878, il y a eu une soutenance à la Sorbonne sur la vie et les œuvres de Vieira. La thèse de M. Carel, intéressante, quoique trop incomplète à plus d'un point de vue, est à ma connaissance le seul travail français qui se puisse lire avec fruit, et j'y renverrai encore mes lecteurs (1).

La France ne possède pas même une bonne traduction des œuvres de Vieira, tandis que les pays voisins, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie et l'Espagne en ont depuis longtemps. L'abbé Poiret a bien commencé, en 1866, une publication ayant pour titre : *Sermons du R. P. Antoine Vieyra, jésuite portugais.* Mais il a si mal compris le texte original, que la pensée en est souvent défigurée. Si du moins il s'était contenté du rôle de traducteur, dans les passages dont le sens lui était connu et n'était pas trop difficile à rendre, on n'aurait pas l'étonnement de constater des coupures, des transpositions arbitraires, le mélange de morceaux appartenant à divers discours, pour ne rien dire des interpolations de sa fabrique et des sermons

(1) Carel, Vieira, sa vie et ses œuvres. (Paris, Gaume.)

étrangers dont il a cru devoir grossir sa collection (1).

Rien d'étonnant si Vieira est peu ou mal connu en France. Sans doute, le français de son traducteur n'a pas toujours réussi à lui ôter la force et l'éclat des pensées, le coloris, l'originalité ; en un mot, c'est de l'or trop fin pour perdre tout son prix, même sous la gangue qui le couvre ; mais il me semble que ce serait rendre service à la littérature française que de lui donner une bonne traduction d'un des plus grands génies des littératures du Midi. La France accueille avec curiosité les produits littéraires du Nord, les moins faits cependant pour son goût naturel : les romans norvégiens, suédois, russes ou valaques. Si Vieira lui était présenté, je crois qu'elle l'accueillerait avec faveur.

C'est un travail digne d'un professeur de ces universités qui ont élevé des chaires aux littératures méridionales.

Il est pourtant un but plus élevé auquel je vise en écrivant ces pages. Depuis longtemps, en

(1) C'est ainsi qu'il a introduit dans le premier volume (p. 249) un petit sermon pour Noël, extrait des œuvres de l'oratorien Manuel Bernardes.

France comme ailleurs, on se plaint du petit nombre de vocations sacerdotales et religieuses surtout dans les hautes classes de la société. « Le recrutement de son clergé, disait naguère un orateur fort goûté au Congrès national catholique, est une nécessité vitale pour toute religion, et particulièrement pour la nôtre : le catholicisme, au contraire de la plupart des sectes chrétiennes séparées, exigeant essentiellement des médiateurs entre l'homme et DIEU, ne se conçoit donc pas sans sacerdoce.

» Ce sacerdoce, comment le recruter ?

» Il y faut, sans doute, des ressources matérielles... il y faut aussi et surtout des dévouements personnels. Il faut des candidats au sacerdoce, et il en faut beaucoup, pour atténuer, pour supprimer, s'il était possible, cette inquiétante disproportion, trop évidente à l'heure actuelle, entre le nombre de nos prêtres et la multiplicité des besoins qui réclament leur ministère (1). »

Or, pour exciter ces dévouements, rien n'est efficace comme la révélation d'une de ces grandes

(1) P. J. Delbrel, *Le recrutement du clergé dans les classes supérieures de la société*, rapport présenté au Congrès le 29 novembre 1898. (Paris, Retaux.)

figures de prêtre qui ont vite fait de gagner les sympathies et l'admiration.

L'exemple, on l'a dit souvent, est bien plus entraînant que la parole ; et nulle réponse n'est plus triomphante contre certains préjugés malheureusement trop répandus de nos jours, que de montrer dans un personnage historique tout ce que la carrière du prêtre renferme de noblesse et de grandeur.

Tel est le but que je me suis proposé en écrivant les pages qu'on va lire.

Étranger à la France — non point par le cœur, certes, mais par la naissance et par la langue — j'ai cru faire œuvre utile en y rendant plus connue une des plus belles physionomies religieuses de mon pays.

En parcourant la *vie* d'Antonio Vieira, on ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment d'enthousiasme à la vue de cette carrière si bien remplie. Ce prêtre, qui a si bien mérité de la religion et de son pays, est un modèle admirablement opportun à notre époque, où tant d'ennemis semblent avoir décidé la ruine de la foi et du patriotisme.

En étudiant son *caractère*, on se prend à re-

gretter davantage l'amoindrissement des volontés à notre époque et l'exemple de cet esprit vigoureux et fier fait germer de généreux sentiments d'émulation.

Enfin l'étonnante puissance de la *parole* de Vieira fait toucher du doigt jusqu'où peut aller l'influence du prêtre au milieu de la société, lorsqu'il dispose d'une arme aussi fortement trempée que l'était son éloquence.

En faut-il davantage pour faire vibrer plus d'un cœur jeune et ardent ?

Une *vie* féconde en services de toutes sortes ;

Un *caractère* à la fois vigoureux et aimable ;

Une *parole* douée de toutes les qualités qui peuvent subjuguer l'intelligence, piquer la curiosité, ravir l'imagination et triompher des cœurs ; en voilà assez pour mériter d'être connu ; en voilà assez pour susciter de nobles dévouements ; pour créer, peut-être, des copies nombreuses de cette

GRANDE FIGURE DE PRÊTRE

que je vais essayer d'esquisser à mes lecteurs.

L. DE G. C., S. J.

I

BIOGRAPHIE

1608-1641

PREMIÈRES ANNÉES

Vieira naquit à Lisbonne, le 6 février 1608.

Amené au Brésil, dès l'âge de huit ans, par sa famille qui allait s'établir dans cette lointaine colonie, il fut mis au collège des Jésuites de Bahia. Il y fut médiocre élève, et à l'exemple de tant de gens d'esprit, il commença par être parmi les derniers de sa classe. Preuve de plus, qu'il ne faut pas absolument désespérer des collégiens les moins brillants, et que certains se font un nom sans avoir été des prodiges à leur dixième année. Au cours des études, il s'opéra dans l'esprit du jeune écolier un changement que les historiens s'accordent à attribuer à l'intervention surnaturelle de la Mère de Dieu. Vieira parut,

en effet, subitement transformé ; l'élève d'esprit timide et borné devint d'une pénétration, d'une vivacité et d'une sûreté d'intelligence qui excitèrent l'étonnement et l'admiration générale.

Sa formation littéraire achevée, il entra au noviciat des Jésuites, à l'âge de quinze ans, et, après les deux années d'épreuves réglementaires, il fut admis à prononcer ses vœux de religion, en 1625. Peu après, il enseigna la rhétorique et composait dans ses loisirs des « Commentaires » sur les métamorphoses d'Ovide et les tragédies de Sénèque. A vingt ans, il avait composé d'autres Commentaires sur les livres historiques de la Bible et le « Cantique des cantiques ». La supériorité de son esprit était assez reconnue par ses collègues et ses maîtres, pour qu'on le dispensât d'assister aux cours des professeurs lorsqu'il étudia la théologie ; et les traités qu'il rédigea pour son usage personnel parurent tellement remarquables, qu'il fut chargé du cours de dogmatique aussitôt après son ordination à la prêtrise : il avait vingt-cinq ans à peine. Mais sa carrière ne devait pas être celle d'un professeur, et il devait connaître d'autres luttes que celles des idées.

1641

PRÉDICATEUR ET CONSEILLER DE JEAN IV

Le 1er décembre 1640, fut proclamée l'indépendance du Portugal, qui était soumis à la domination espagnole depuis près de soixante ans. La nouvelle arriva au Brésil au commencement de l'année 1641 et y excita un enthousiasme indescriptible. Le vice-roi, Dom Jorge de Mascarenhas, fit partir pour Lisbonne, à la fin de février, son fils, pour reconnaître le nouveau roi de Portugal, Jean IV, et lui prêter serment au nom de la colonie. Les PP. jésuites Simon de Vasconcellos (1) et Antoine Vieira faisaient partie de l'ambassade.

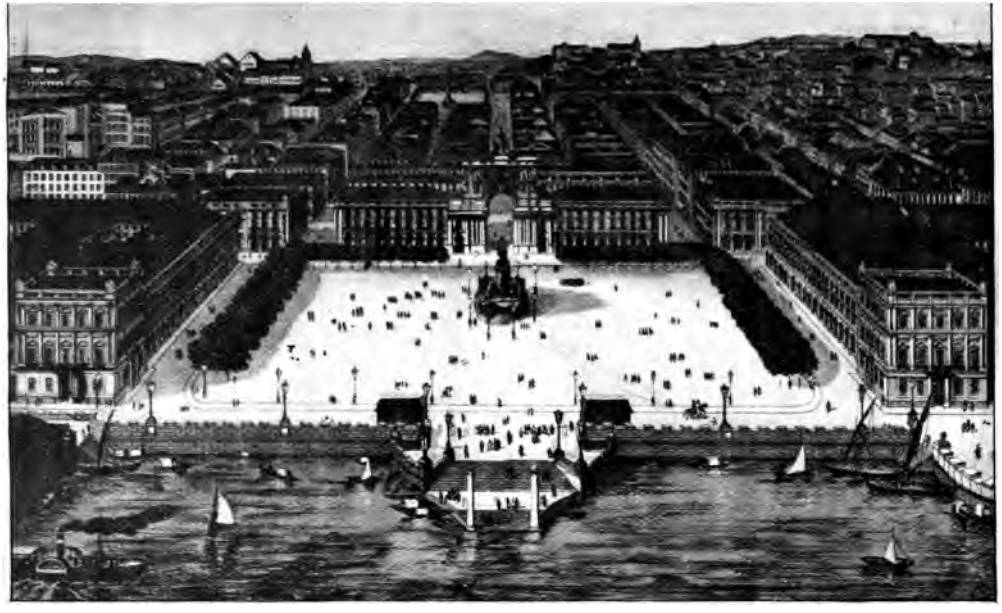
Les voyageurs abordèrent à Lisbonne à la fin du mois d'avril. Jean IV eut vite deviné la valeur du P. Vieira. Il lui fallait un orateur pour relever l'esprit public, un diplomate pour soutenir la cause de l'affranchissement auprès des cabinets de l'Europe. Il fit appel au patriotisme du jésuite

(1) Ce P. de Vasconcellos est l'auteur de l'*Histoire de la Compagnie de Jésus dans la Province du Brésil.*

et, en même temps qu'il le nommait son prédicateur, il lui imposa d'entrer au Conseil de la Couronne.

La besogne ne manquait pas. La législation, l'administration intérieure étaient à réformer, ou à créer ; il fallait veiller à la défense et au développement des colonies, soutenir la guerre contre l'Espagne, apaiser les discordes civiles. Le jeune professeur de trente-deux ans se fit tour à tour légiste et financier, quelque peu marin et militaire ; et son bon sens ferme et pratique, sa souplesse d'esprit et sa prodigieuse facilité d'assimilation ne sont pas moins admirables que son absolu dévouement aux intérêts du pays.

La confiscation était inscrite alors dans tous les codes. Afin de laisser au commerce la sécurité qui lui est indispensable, Vieira fit décréter que les biens meubles des marchands ne pourraient être confisqués. Avec la noblesse, gens d'église et gens d'épée se partageaient tous les honneurs, tandis que le négoce était regardé comme une déchéance. Vieira eut à cœur de relever cette dernière profession, en facilitant l'anoblissement des marchands ou armateurs. Il fit décider l'établissement d'une Banque nationale sur le modèle



LISBONNE. — Place de l'ancien Palais royal.

France comme ailleurs, on se plaint du petit nombre de vocations sacerdotales et religieuses surtout dans les hautes classes de la société. « Le recrutement de son clergé, disait naguère un orateur fort goûté au Congrès national catholique, est une nécessité vitale pour toute religion, et particulièrement pour la nôtre : le catholicisme, au contraire de la plupart des sectes chrétiennes séparées, exigeant essentiellement des médiateurs entre l'homme et DIEU, ne se conçoit donc pas sans sacerdoce.

» Ce sacerdoce, comment le recruter ?

» Il y faut, sans doute, des ressources matérielles... il y faut aussi et surtout des dévouements personnels. Il faut des candidats au sacerdoce, et il en faut beaucoup, pour atténuer, pour supprimer, s'il était possible, cette inquiétante disproportion, trop évidente à l'heure actuelle, entre le nombre de nos prêtres et la multiplicité des besoins qui réclament leur ministère (1). »

Or, pour exciter ces dévouements, rien n'est efficace comme la révélation d'une de ces grandes

(1) P. J. Delbrel, *Le recrutement du clergé dans les classes supérieures de la société*, rapport présenté au Congrès le 29 novembre 1898. (Paris, Retaux.)

figures de prêtre qui ont vite fait de gagner les sympathies et l'admiration.

L'exemple, on l'a dit souvent, est bien plus entraînant que la parole ; et nulle réponse n'est plus triomphante contre certains préjugés malheureusement trop répandus de nos jours, que de montrer dans un personnage historique tout ce que la carrière du prêtre renferme de noblesse et de grandeur.

Tel est le but que je me suis proposé en écrivant les pages qu'on va lire.

Étranger à la France — non point par le cœur, certes, mais par la naissance et par la langue — j'ai cru faire œuvre utile en y rendant plus connue une des plus belles physionomies religieuses de mon pays.

En parcourant la *vie* d'Antonio Vieira, on ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment d'enthousiasme à la vue de cette carrière si bien remplie. Ce prêtre, qui a si bien mérité de la religion et de son pays, est un modèle admirablement opportun à notre époque, où tant d'ennemis semblent avoir décidé la ruine de la foi et du patriotisme.

En étudiant son *caractère*, on se prend à re-

France comme ailleurs, on se plaint du petit nombre de vocations sacerdotales et religieuses surtout dans les hautes classes de la société. « Le recrutement de son clergé, disait naguère un orateur fort goûté au Congrès national catholique, est une nécessité vitale pour toute religion, et particulièrement pour la nôtre : le catholicisme, au contraire de la plupart des sectes chrétiennes séparées, exigeant essentiellement des médiateurs entre l'homme et DIEU, ne se conçoit donc pas sans sacerdoce.

» Ce sacerdoce, comment le recruter ?

» Il y faut, sans doute, des ressources matérielles... il y faut aussi et surtout des dévouements personnels. Il faut des candidats au sacerdoce, et il en faut beaucoup, pour atténuer, pour supprimer, s'il était possible, cette inquiétante disproportion, trop évidente à l'heure actuelle, entre le nombre de nos prêtres et la multiplicité des besoins qui réclament leur ministère (1). »

Or, pour exciter ces dévouements, rien n'est efficace comme la révélation d'une de ces grandes

(1) P. J. Delbrel, *Le recrutement du clergé dans les classes supérieures de la société*, rapport présenté au Congrès le 29 novembre 1898. (Paris, Retaux.)

figures de prêtre qui ont vite fait de gagner les sympathies et l'admiration.

L'exemple, on l'a dit souvent, est bien plus entraînant que la parole ; et nulle réponse n'est plus triomphante contre certains préjugés malheureusement trop répandus de nos jours, que de montrer dans un personnage historique tout ce que la carrière du prêtre renferme de noblesse et de grandeur.

Tel est le but que je me suis proposé en écrivant les pages qu'on va lire.

Étranger à la France — non point par le cœur, certes, mais par la naissance et par la langue — j'ai cru faire œuvre utile en y rendant plus connue une des plus belles physionomies religieuses de mon pays.

En parcourant la *vie* d'Antonio Vieira, on ne peut s'empêcher d'éprouver un sentiment d'enthousiasme à la vue de cette carrière si bien remplie. Ce prêtre, qui a si bien mérité de la religion et de son pays, est un modèle admirablement opportun à notre époque, où tant d'ennemis semblent avoir décidé la ruine de la foi et du patriotisme.

En étudiant son *caractère*, on se prend à re-

vent à un peuple quand les gouvernements accordent les places aux candidats des députés ; que les dignités et les fonctions doivent aller chercher les hommes, et non pas les hommes chercher les fonctions et les dignités.

Qu'on imagine les ministres d'aujourd'hui tenant pareil langage du haut de la tribune ! Toutefois, on pense bien que l'éloquence du jésuite ne convertit pas tout le monde du premier coup ; et il dut s'élever à plusieurs reprises contre l'immoralité des intrigues et la corruption administrative.

1645-1659

VOYAGES DIPLOMATIQUES

Ayant pu voir de près, pendant quatre ans, l'intelligence, le dévouement de son conseiller, Jean IV l'envoya en mission secrète à Paris et à la Haye. Il fallait se rendre compte et accélérer la marche vraiment désespérante des négociations entreprises pour la reconnaissance du nouveau royaume de Portugal ; il fallait faire produire des fruits à l'alliance française conclue avec

Richelieu (1er juin 1641), mais qui ne donnait guère de résultats tangibles avec le cardinal Mazarin, dont la politique ondoyante et cauteleuse, pleine de compromissions et de petites lâchetés, tranchait si fort sur celle de Richelieu. Mazarin avait sans doute accepté le programme et l'héritage de son illustre prédécesseur pour la politique étrangère ; mais les velléités de sympathie qu'il témoignait au Portugal n'étaient pas fort durables, et il ne les manifestait qu'autant qu'il le croyait utile à ses combinaisons. Le congrès de Munster, subissant la pression de l'Espagne, refusait d'admettre les plénipotentiaires portugais ; la Hollande venait de violer à Pernambouc le traité du 12 juin 1641. Graves affaires pour Vieira !

Quels furent au juste les négociations entamées, les projets discutés, les résultats de sa mission ? Vieira n'a pas jugé à propos de nous en découvrir le mystère ; il a dit que « ses négociations ne sont pas du domaine de l'histoire ». La correspondance de Mazarin publiée ne nous renseigne guère davantage ; mais les archives de Paris recèlent peut-être encore des documents qui satisferaient notre curiosité. Celles de Lon-

dres pourraient nous révéler les motifs des deux voyages que Vieira dut faire en Angleterre, au cours de ces négociations.

En 1648, tandis que Vieira était à la Haye, étudiant les ressources de la Hollande, cherchant à déjouer sa politique de rapine et d'astuce, il reçut du roi Jean IV un pli à son adresse. L'ambassadeur en titre, François de Sousa Coutinho, s'alarma de cet envoi direct. Il y avait de quoi: c'était la nomination officielle de Vieira au poste d'ambassadeur. Vieira dissimula le contenu de la lettre royale, calma les inquiétudes de Coutinho: « Rien de grave, lui dit-il, le roi me rappelle en Portugal. » Il partit le soir même, et, arrivé à Lisbonne, se présenta devant le roi : « J'ai désobéi, Sire : vous pouvez me punir ; mais la situation que vous m'offriez est contraire à ma profession de religieux. » Jean IV admira cette fidélité du jésuite à ses règles et l'appela de nouveau dans son Conseil.

Peu de temps après, une scène curieuse se passait au palais. La France venait de reprendre Dunkerque, et Jean IV faisait chanter un *Te Deum* à sa chapelle en l'honneur du succès de ses alliés. Les ministres, les courtisans, admis,

après la cérémonie, au baisement de main, félicitaient le roi. Vieira se présente à son tour et, au lieu de félicitations, offrit des condoléances. « Pourquoi cela ? interroge le roi. — Les Hollandais, Sire, répondit le hardi conseiller, entretenaient jusqu'ici une flotte en face de Dunkerque, pour assurer à leurs vaisseaux le passage de la Manche. Maintenant qu'ils sont alliés des Français, cette flotte est disponible et ils l'emploieront sans doute contre nous Quand je suis parti d'Amsterdam, j'ai remarqué qu'ils en avaient grande envie. Leur commandant fera à Pernambouc tout ce qu'il a promis du temps d'Oliveira : sans verser une goutte de sang, il empêchera notre ravitaillement. — Que faire ? reprend Jean IV. — Acheter 15 frégates de 30 pièces de canon, au prix de 20,000 *cruzades* (1) chacune ; les 300,000 cruzades qu'il faut, pour cet achat, Votre Majesté les aura facilement en frappant d'un léger impôt la cargaison de 40,000 caisses de sucre qui viennent d'arriver. »

Le roi approuva, mais les ministres trouvèrent le moyen impraticable. Quelque six mois après,

(1) Le *cruzado* valait alors 3 fr. 30.

une caravelle, arrivant de Bahia, apporte la nouvelle que le Hollandais Sigismond est fortifié à Tamarica. Le Conseil des ministres, réuni aussitôt, est d'avis qu'il faut immédiatement envoyer des secours à Bahia ; mais 300,000 cruzades sont indispensables, et le Trésor est à sec. Vieira apprend de la bouche du roi que les ministres reculent et désespèrent de trouver des ressources: « Quoi ! s'écrie-t-il indigné, les ministres osent dire que Votre Majesté ne trouvera pas 300,000 cruzades pour secourir le Brésil, notre meilleure colonie ! Eh bien, moi, avec ce manteau tout rapiécé, je vais chercher cette somme. » Il courut chez des marchands, et le soir il remettait au roi les 300,000 cruzades.

En 1650, il quitta de nouveau son pays, chargé d'une mission à Rome. Il devait négocier le mariage du prince Théodose de Bragance avec l'infante d'Espagne, Marie-Thérèse, celle qui devint quelques années plus tard la femme de Louis XIV. L'affaire de la révolte de Naples et de son annexion au Portugal lui était également recommandée; mais la mort de Masaniello et l'emprisonnement du duc de Guise arrêtèrent les négociations. Pour le mariage du prince Théodose,

il semble que Vieira ait été quelque peu séduit par le rêve d'hégémonie portugaise dans la péninsule ibérique. Toujours est-il que ces illusions ne durèrent pas longtemps, puisqu'en 1675 il disait à Pierre II, à propos d'un projet analogue : « Pourquoi, Sire, le Portugal donnerait-il sa princesse et sa couronne pour acheter l'ancienne servitude ? »

Pendant les dix années de ses voyages diplomatiques, Vieira ne cessa pas un jour de lire et d'étudier. « Quand j'étais en Portugal, dit-il lui-même (1), je n'ai jamais interrompu mes études, et on se plaisait à m'appeler l'habitant de la bibliothèque (*o morador da livraria*). Dans mes courses en Hollande, en France, en Angleterre et en Italie, j'ai eu l'avantage de visiter les premières bibliothèques du monde, de traiter avec les hommes les plus savants, de les consulter, de discuter leurs opinions. J'ai fait de la controverse, non pas à ma table, dans le repos de la cellule, mais en pleine mêlée, les armes à la main. »

En effet, ses disputes avec les rabbins d'Ams-

(1) Dans son Apologie au *Saint-Office* de Coïmbre.

terdam, avec les protestants de Londres et d'Allemagne, portèrent la lumière dans beaucoup d'esprits, et surtout — chose bien rare — lui gagnèrent beaucoup de cœurs. Il y gagna un tel renom de science et de charité que le Souverain Pontife le chargea de composer un grand ouvrage de controverse, d'après l'expérience qu'il venait d'acquérir en ces pays. L'ouvrage ne fut malheureusement jamais composé, — l'action, décidément, prenant toute la vie de cet homme infatigable ; — mais le seul fait qu'on lui ait demandé un travail de ce genre montre en quelle estime on tenait à Rome le controversiste vigoureux et courtois.

En Portugal, comme dans ses missions à l'étranger, dans toutes les villes où les Jésuites avaient une maison ou un collège, Vieira vivait au milieu de ses frères en religion, menant le train ordinaire, faisant peu de bruit, prenant les récréations communes, qu'il égayait par ses bons mots et ses piquants récits, qu'il dominait aussi par son esprit étincelant et sa verve intarissable ; à part cela, ne se distinguant pas des autres, si ce n'est par une plus grande piété et une plus exacte fidélité à la règle.

1652

MISSIONS

Au début de sa vie religieuse, Antonio Vieira s'était engagé par vœu à évangéliser les sauvages du Maragnon. Longtemps ses supérieurs crurent devoir le laisser à la disposition de Jean IV. Ce n'était pas toujours sans un certain regret. Les emplois dont l'avait honoré la confiance du souverain se rapportaient plus ou moins directement aux *affaires d'État*, dont la Compagnie de Jésus, quoi qu'on ait prétendu, a toujours éloigné le plus possible ses religieux. Pour Vieira lui-même, ces fonctions furent l'occasion de bien des souffrances morales, et plus d'une fois il eut la douleur de se voir mal compris par ses propres frères en religion. Mais les circonstances avaient pour ainsi dire rendu nécessaire cette condescendance aux volontés de Jean IV. Cependant le zélé Jésuite continuait à insister, et les supérieurs se rendirent enfin à ses prières. En 1652, Vieira s'embarquait de nouveau pour les missions du Brésil.

Il n'y resta pas longtemps. Dès son arrivée dans la colonie, il put considérer de près les horreurs de la traite des nègres et de l'esclavage des Indiens. Les colons portugais faisaient venir d'Afrique des cargaisons d' « ébène », et Dieu sait les traitements que subissaient ces pauvres malheureux. Qu'on se rappelle les récits du cardinal Lavigerie sur la chasse et la vente des nègres des *Grands Lacs ;* la cruauté n'était guère moindre, au dix-septième siècle, chez les traitants de couleur blanche, que chez les Arabes actuels. « Les Israélites, disait Vieira aux colons du Brésil, dans un discours poignant d'émotion, traversèrent la mer Rouge et passèrent de l'Afrique en Asie pour fuir la captivité. Vos esclaves traversent l'Océan dans sa plus grande largeur et passent de l'Afrique en Amérique pour y vivre et mourir captifs. Les autres hommes naissent pour vivre ; ceux-ci pour être esclaves ! Dans les autres contrées, la matière du commerce est ce que cultivent les hommes, ce que tissent les femmes ; ici, ce que les pères engendrent, ce que les mers allaitent, voilà ce qui se vend et ce qui s'achète ! O commerce diabolique, où le bénéfice s'acquiert aux dépens de l'âme du prochain et

par la perte de l'âme du marchand lui-même ! »

Si la traite des nègres arrachait à Vieira des discours indignés, l'esclavage des Indiens ne lui laissa pas un instant de repos. Un décret royal venait d'arriver au Brésil, imposant l'accomplissement de la loi de 1609 en faveur des indigènes. Vieira s'en fit le défenseur d'autant plus enthousiaste qu'il aimait davantage ses chers néophytes. Il n'en fallait pas davantage pour provoquer une révolution. Colons et fonctionnaires se soulevèrent, en réclamant le retrait du décret. La populace, ameutée, se porta sur la maison des Jésuites, et ce ne fut pas sans peine que Vieira échappa à la mort.

Le gouverneur dut faire intervenir les troupes pour disperser les émeutiers, arrêter le désordre et empêcher de plus grands malheurs. C'était un politique, partisan des demi-mesures, et voulant à tout prix garder la paix ; il fit venir Vieira, lui donna des conseils de prudence ; mais Vieira lui répondit par ces fermes paroles : « Si aujourd'hui, pour plaire au peuple, nous approuvions l'injustice, demain ce même peuple, à la réflexion, nous réputerait indignes de notre ministère. »

Cependant le gouverneur, que plusieurs histo-

riens nous représentent comme un homme de cœur, capable d'entendre la vérité ; que d'autres, mieux renseignés peut-être, considèrent comme un hypocrite toujours prêt à jouer le rôle le plus utile ; le gouverneur invita Vieira à exposer en public les raisons qu'il lui avait données dans un entretien particulier et à prêcher pendant le carême sur la question de l'esclavage.

Pour accepter, presqu'au sortir d'un soulèvement général, il fallait un grand courage. C'était une hardiesse que le succès devait récompenser ; mais, quand le résultat était si incertain, ne fallait-il pas que l'orateur, confiant dans la justice de sa cause, élevât son âme au-dessus de la crainte qu'excitent chez les plus vaillants les passions d'une foule en délire ?

Le premier dimanche du Carême, une multitude immense se pressait dans l'église principale (*matriz*) de la ville de Saint-Louis, inquiète, émue, mais attentive et malléable heureusement. Deux grands intérêts entraient en lutte : d'un côté, la fortune de plusieurs centaines de familles, propriétaires d'esclaves ; de l'autre, la liberté de plusieurs milliers d'hommes.

Vieira prit texte de ces paroles de saint Ma-

thieu, qu'il venait de lire à l'évangile de la messe : *Haec omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me* (1). Il annonce qu'il ne parlera pas de la première tentation de Jésus-Christ, quand le démon conseille au Sauveur de transformer les pierres en pain ; ni de la seconde, quand il lui demande de se jeter du haut du temple ; mais de la troisième, la tentation des richesses du monde, parce qu'elle est la plus forte, la plus puissante et surtout la plus fréquente au Maragnon. C'était dire tout de suite qu'il ne reculerait pas devant la question brûlante. Développant la scène évangélique, il montre la valeur d'une âme par les efforts que fait le démon pour s'en emparer, surtout par le prix qu'il en offre. Ici quelques longueurs, des considérations qui alourdissent et retardent la marche du discours ; mais l'orateur se reprend, et l'apostrophe suivante éclate comme la foudre : « Entre les promesses que Satan fit autrefois pour avoir une seule âme, et le prix dont il en paye des masses aujourd'hui, quelle différence ! Il n'y a pas un pays au monde où il les obtienne plus au rabais que parmi vous ! Il

(1) *Math.*, IV, 9.

n'a pas besoin de vous offrir des royaumes, des villes, ni même des hameaux : il lui suffit de vous montrer un ou deux esclaves, et aussitôt il vous voit tomber en adoration à ses pieds. Pour un nègre, votre âme ! Ce nègre sera ton esclave pendant cette vie ; mais, en retour, ton âme sera mon esclave pendant l'éternité : tel est le pacte que le démon a fait avec chacun de vous. »

Puis, comme pour adoucir la dureté de ces paroles, l'orateur communique à son auditoire les anxiétés de son âme ! — « Monter en chaire pour n'avoir à dire que des choses pénibles, ce n'est pas mon goût, vous le savez ; à plus forte raison quand il s'agit de personnes auxquelles je souhaite tout le bonheur possible. D'un autre côté, monter en chaire et ne pas dire la vérité, c'est contre le devoir et contre la conscience ; surtout chez moi, qui ai dit tant de dures vérités avec tant de franchise et devant des auditeurs qui, étant plus illustres, n'en étaient que plus redoutables. Pour tous ces motifs, j'avais pris le parti d'aller dans les campagnes catéchiser les Indiens. » Des personnes recommandables par leur vertu, et respectées de tout le monde, l'ont engagé à parler. Il n'aurait peut-être pas

accepté. Mais le vendredi matin, tandis qu'il célébrait la messe, il a cru sentir une inspiration de Dieu, comme un appel de l'Esprit-Saint, qu'il ne croyait pas pouvoir négliger sans manquer à sa conscience. En lisant les paroles de l'épître, tirées du prophète Isaïe : *Clama, ne cesses... et annuntia populo meo scelera eorum* (1), il a comme entendu la voix de Dieu qui lui commandait de dire au peuple la vérité.

Et voici cette vérité, qui sur des âmes croyantes devait produire d'autant plus d'effet qu'elle était annoncée par un missionnaire ayant le prestige de l'éloquence, de la sainteté et d'une haute position généreusement sacrifiée : « Tous, vous êtes en état de péché mortel ; tous, vous vivez et mourez en état de damnation ; tous, vous allez droit en enfer ?... En enfer ?... Beaucoup des vôtres y sont déjà, et vous ne tarderez pas à les y rejoindre, si vous ne changez pas de conduite. Quoi ? grand Dieu ? un peuple entier en péché mortel ! un peuple entier dans le chemin de l'enfer ! Oui ! et s'en étonner, c'est ne pas savoir ce qu'est l'esclavage injuste. »

(1) *Isaie*, LVIII.

Les souvenirs bibliques lui reviennent en foule ; c'est la captivité d'Israël dans la terre d'Égypte qui lui fournit les plus vigoureux rapprochements : « Le Pharaon refusa la liberté aux fils des Hébreux ; aussitôt sur lui et son royaume fondirent les fléaux que vous savez. Ne doutez pas que ce qui attire le malheur sur cette terre, ce ne soit l'esclavage injuste. D'où vous vient la plaie des Hollandais, la fièvre jaune, la sécheresse, la famine ? De l'esclavage injuste ! »

Et pour que les âmes n'essaient pas de se tromper par de captieux raisonnements, il donne aussitôt, comme les considérants juridiques, les motifs des anathèmes qu'il vient de prononcer : « Quiconque doit au prochain des salaires, ou, qui plus est, la liberté, et pouvant acquitter sa dette ne le fait pas, est en état de damnation. Or, en notre Maragnon, tous les propriétaires, ou presque tous, doivent à leur prochain soit des salaires, soit la liberté, et, pouvant payer cette dette, ils ne la payent pas ; donc tous, ou presque tous, sont en état de damnation !... Parmi vous, y en a-t-il un qui doute de la vérité que je viens de vous rappeler ? Il y a des lois et des savants ; qu'il les interroge. En ce pays, vous avez trois

ordres religieux, dont chacun abonde en sujets éminents par la science et la vertu ; cherchez, interrogez, informez-vous. Mais, qu'est-il besoin d'aller frapper aux portes des monastères ? Allez en Turquie ! allez en enfer ! il ne saurait y avoir de Turc en Turquie, ni de démon en enfer, qui ne dise que c'est chose damnable de priver un homme de sa liberté ! Le simple bon sens ne vous le dit-il pas ? »

On le voit, le raisonnement est rigoureux, et les autorités irrécusables. Puis, il va au-devant des difficultés misérables qu'opposent ces tempéraments amollis : « Qui ira nous chercher notre provision d'eau et de bois ? Qui nous préparera notre manioc ? Sera-ce nos femmes ; sera-ce nos enfants qu'il faudra assujettir à de si rudes corvées ? » Mon intention, comme vous le verrez tout à l'heure, n'est pas qu'on en vienne à de telles extrémités ; mais fallût-il en venir là, si la justice, si la conscience l'exigeait, je dis qu'il n'y aurait pas à hésiter. Que vous-même, que vos femmes et vos enfants, que nous tous, nous fussions obligés de travailler pour vivre, quel si grand mal y aurait-il à cela ? Ne vaut-il pas mieux se nourrir au prix de sa propre sueur

que du sang des malheureux ? Ah ! richesses ! ah ! opulence du Maragnon ! ces beaux manteaux, ces belles mantilles, si on les pressait, si on les tordait, que de sang n'en ferait-on pas sortir !... Lequel vaut mieux pour vos femmes, de porter leur vase à la fontaine et d'aller au ciel comme la Samaritaine, ou de se faire servir comme des reines et d'aller en enfer comme Jézabel ? »

Pour rassurer cependant les intérêts légitimes, après avoir terrifié les consciences, il discute comme un homme d'affaires ; il prouve que les sacrifices demandés ne sont pas aussi considérables qu'on le craint ; bien plus, que la réforme doit assurer pour l'avenir de réels avantages.

La fin du discours est comme traversée par un souffle de confiance ; l'orateur sent que les volontés ont été retournées, qu'il a gagné sa cause ; c'est un chant de victoire qu'il entonne : « Donnons au ciel ce triomphe, à l'enfer cette humiliation, à notre pays ce remède ; donnons cet honneur à la nation portugaise, cet exemple à la chrétienté ; donnons-nous à nous-mêmes cette gloire aux yeux de l'univers ; sache le monde, sachent les hérétiques et les païens que

Dieu ne s'est pas trompé quand il a choisi les Portugais pour être les conquérants et les prédicateurs de cette partie de l'univers; sache le monde qu'il y a encore la vérité, encore la crainte de Dieu, qu'il y a encore l'âme, la conscience et le salut ! »

Avant de descendre de chaire, il avait convoqué pour le soir même, dans cette même église, une réunion des notables de la ville; et là il aplanissait, par une inspiration de bon sens, les difficultés qui s'élevaient dans cette assemblée et menaçaient d'emporter les résolutions prises.

On conçoit qu'une résolution aussi importante que la suppression de l'esclavage ne put être mise à exécution sans crise ou débats orageux, malgré la bonne volonté générale. Vieira fit élire un tribunal qui examinait les réclamations des propriétaires et des esclaves, et rendait des jugements sans appel. Tous les Indiens capturés dans une guerre injuste, tous ceux qu'on avait achetés sur les marchés, tous ceux que les familles se transmettaient par héritage furent déclarés libres de s'en aller comme colons dans

les domaines royaux, ou de rester avec leurs maîtres.

Vieira ne défendait pas d'acheter et de retenir en service les indigènes délivrés de la main des cannibales, ou faits prisonniers dans une guerre juste : « L'esclavage est en effet, disait-il, un adoucissement à leur sort, et un tel rachat est une vraie rédemption, puisqu'on aurait pu les laisser périr de la main des ennemis, ou les mettre à mort dans une juste guerre. » Ces concessions, bien que conciliables avec la morale, nous paraissent aujourd'hui peu admissibles. Vieira lui-même espérait que le progrès des sentiments d'humanité ne tarderait pas à les rendre inutiles. Pour les apprécier, il convient de se reporter aux idées de l'époque, et de se rappeler ce qu'il a fallu de temps et de luttes, jusqu'en notre dix-neuvième siècle, pour amener les nations civilisées à réaliser l'affranchissement complet, qui était le vœu de Vieira.

La délivrance de plusieurs milliers d'esclaves fut le résultat du discours que nous venons d'analyser. Ce résultat ne coûta pas une larme, ni une goutte de sang : ce n'est pas ainsi que l'émancipation des noirs s'est faite de nos jours.

Une victoire pareille suffirait pour l'honneur d'une vie. Nous ne parlons pas maintenant du mérite littéraire de l'orateur qui remportait ce triomphe ; nous comptons dire plus tard notre avis sur le genre, les qualités et les défauts de son éloquence. Le goût français ne s'accommoderait pas, semble-t-il, de la multiplicité des citations bibliques, de certains rapprochements plus ingénieux que naturels, de quelques longueurs, de certaines disgressions, qui étaient peut-être une habileté devant un auditoire prévenu. Plus d'un critique, habitué aux œuvres de Bossuet, aurait désiré chez Vieira la calme sérénité que l'on admire dans les discours de l'évêque de Meaux ; mais il y trouverait la même élévation de pensée, les mêmes éclairs de génie. D'autres auraient peut-être voulu retrouver chez le Jésuite portugais la méthode rigoureuse et transparente de Bourdaloue. Ils y trouveront du moins le zèle ardent et sincère, et cette finesse d'analyse psychologique qui font l'orateur moraliste.

Et puis, quelle fougue ! quelle passion ! quelles habiles voltes-faces ! Vieira avait le tempérament de nos plus grands orateurs politiques contemporains, et, en le lisant, on le croirait

plus de notre temps que du siècle où il vécut. Le courage, la charité chrétienne que Vieira déploya en cette occasion doivent le rendre sympathique à tous ceux qui portent un cœur dans leur poitrine d'homme.

A cette même époque se rattachent plusieurs de ses excursions apostoliques à travers les immenses forêts qui bordaient le fleuve des Amazones L'indifférence du gouvernement, les abus commis dans les expéditions militaires, qui devenaient de plus en plus, malgré la loi et les engagements pris, de véritables chasses d'esclaves, lui causèrent un cruel désenchantement. Il comprit que rien de sérieux ne serait fait pour la liberté des indigènes et le bien de la religion, s'il n'allait pas chercher à Lisbonne de nouvelles et plus puissantes garanties. Il résolut de s'embarquer ; mais auparavant il épancha la tristesse et l'amertume qui remplissaient son cœur dans un discours dont l'élévation n'est pas moins remarquable que l'originalité.

C'était le jour de la fête de saint Antoine de Padoue, le saint portugais par excellence et le plus populaire dans sa patrie. Vieira annonce qu'il va prêcher comme le saint, au lieu de le prê-

cher lui-même. Souvent il a parlé dans cette église de Saint-Louis et en d'autres, matin et soir, jour et nuit ; toujours, il a enseigné une doctrine solide, claire et propre à réprimer les vices qui corrompent cette contrée qui lui est si chère. S'il en reste du fruit, tout le monde le sait ; lui, en a l'âme remplie de douleur. Puisque saint Antoine, voyant que les hommes ne voulaient point l'écouter, s'adressa aux poissons qui accoururent pour l'entendre, Vieira prêchera lui aussi aux poissons de la mer qui mugit à quelques pas. Que les hommes sortent ou se bouchent les oreilles, s'ils le veulent : il ne parle pas pour eux.

« Poissons, mes frères, s'écrie-t-il, vous ne sauriez vous convertir ; mais pour moi cette peine est si ordinaire, quand je parle à un auditoire d'hommes, que je finis par m'y habituer. Je ne vous parlerai ni du ciel, ni de l'enfer ; aussi mes paroles vous causeront-elles moins d'ennui qu'elles n'en causent aux hommes à qui je rappelle sans cesse ces deux fins dernières. »

Ensuite, continuant à parler aux poissons, il stigmatise la cruauté, les rapines, les injustices dont il est témoin. Dans un curieux parallèle

entre saint Antoine et le poisson que le jeune Tobie retira du Tigre, il montre que le saint ne chercha que deux choses dans sa vie : guérir les âmes de leur aveuglement et les délivrer du démon. « Mais entre saint Antoine et le poisson de Tobie il y avait une grande différence : c'est que le poisson ouvrait la bouche contre Tobie qui se lavait, tandis que le saint ouvrait la sienne contre ceux qui ne voulaient pas se purifier. » Et faisant un retour sur lui-même, un cri lui jaillit du cœur : « Habitants du Maragnon ! que ne pourrai-je vous dire, moi, sur ce sujet ? Ouvrez, ouvrez mes entrailles ! voyez, voyez mon cœur !... Mais, je m'oubliais ; ce n'est pas à vous que je parle, c'est aux poissons. »

Le lendemain, il s'embarquait secrètement pour Lisbonne.

1644-1655

RETOUR EN EUROPE

La traversée fut des plus dangereuses. Une affreuse tempête assaillit le vaisseau en vue des îles Açores, le jeta sur la côte, où il resta couché

sur le flanc pendant plus d'un quart d'heure, risquant cent fois d'être brisé par la furie des vagues ou englouti par l'eau qui le remplissait de toutes parts. Tous les passagers s'attendaient à périr, se cramponnaient aux cordages et poussaient des cris de détresse, quand une vague plus forte que les autres remit le navire à flot et le repoussa vers la haute mer. Des corsaires recueillirent les naufragés et les débarquèrent à l'île de San Miguel, où le lendemain Vieira, tout plein encore des pensées que lui avait suggérées la catastrophe de la veille, donna le panégyrique de sainte Thérèse. Il rappela son naufrage et la prière qu'il avait faite au milieu du danger, au sein même de la mort : « Anges gardiens des âmes du Maragnon, s'était-il écrié en se voyant sur le point d'être englouti dans la mer, souvenez-vous que ce vaisseau fait voile dans l'intérêt de leur salut. Maintenant, ce que vous pouvez et ce que vous devez, faites-le, non pour nous, qui ne le méritons pas, mais pour ces pauvres âmes, qui sont à votre charge. Voyez! toutes, elles vont périr ici avec nous ! » — Tous les passagers ont entendu cette prière, que je fis à haute voix ; et grâce à son objet, dit-il hum-

blement, cette prière ne s'est pas ressentie de l'indignité de celui qui la faisait. Les anges sont intervenus. »

Ce ne fut qu'au bout de quatre mois de navigation, le 24 octobre, que Vieira put toucher la terre de sa patrie. Jean IV, aussitôt qu'il eut appris l'arrivée du missionnaire, le manda au palais, et nous connaissons par le P. de Barros les détails de l'entrevue. C'était une véritable amitié qui liait le roi et Vieira, et celui-ci put parler comme un sujet ne parlerait pas au souverain. Il dit que l'amour de Dieu lui avait fait sacrifier l'affection du roi et la bienveillance de la reine, pour affronter les tempêtes de l'Océan, les flèches des sauvages, ou la mort au milieu des privations. Or, qu'avait-il trouvé au Brésil ? La persécution pour les missionnaires, les entraves pour la foi, le mépris de toutes les lois divines et humaines. Sa Majesté pouvait se faire là-bas un vaste empire, compter les sujets par millions ; mais la cupidité et l'injustice, pour capturer un esclave, mettait en fuite des milliers d'Indiens, qui mouraient dans leurs superstitions. Que le roi délivrât ces infortunés de la tyrannie des colons : ils le béniraient comme leur sauveur, et

LISBONNE. — Vue d'une partie du port.

il deviendrait le maître des plus beaux États du monde. Jean IV convoqua une *junte*, où siégèrent des jurisconsultes, des théologiens et les chefs des ordres religieux établis en Portugal. Vieira y fut l'avocat des Indiens, exposa les cruautés, les dénis de justice dont ils étaient les victimes, les réformes urgentes que toutes ces abominations rendaient indispensables ; et l'assemblée, après lui avoir voté des éloges et des remerciements, adopta tous ses projets, qui furent aussitôt approuvés par le roi. Entre temps, il avait prêché à la cour le carême de 1655.

1655-1661

TROISIÈME SÉJOUR AU BRÉSIL

Le 16 avril de cette année, il repartit pour le Brésil, où, cette fois du moins, il allait trouver un coopérateur digne de lui, dans la personne du gouverneur, André Vidal de Negreiros. En six ans, il établit sur plus de six cents lieues de pays des « réductions » semblables à celles du Paraguay. Les peuplades indiennes, jusqu'alors

nomades et vivant exclusivement de la chasse ou de la pêche, furent fixées au sol qu'elles apprirent à cultiver. C'était un monde qui naissait à la civilisation européenne, et parmi les néophytes on voyait pratiquer les vertus héroïques des premiers chrétiens.

En 1659, les Hollandais, qui faisaient la guerre au Portugal, menaçaient de mettre tout le Brésil en feu, grâce aux intelligences secrètes qu'ils s'étaient créées avec la nation des Nhéengaïbas. Une insurrection sur les derrières de l'armée portugaise pouvait amener d'incalculables malheurs. Le Conseil du gouvernement était d'avis qu'il fallait porter immédiatement la guerre sur le territoire des Indiens, et détruire ces derniers avant d'attaquer les Hollandais. Vieira proposa son intervention auprès des Nhéengaïbas et se rendit chez les ennemis (1). Environ cent mille sauvages se réunirent à sa voix dans une immense forêt du *sertao*. Le prédicateur des rois de Por-

(1) Vieira leur avait député à l'avance plusieurs chefs convertis pour leur parler de paix et leur faire part des lois que lui-même avait obtenues de Jean IV en faveur des Indiens. Les Nhéengaïbas ne furent point sourds à ces avances, et, à deux reprises, ils se firent représenter à Bélem auprès du *Grande Padre*.

tugal fit élever un autel de pierres et de branchages, et célébra la messe au milieu des barbares silencieux. Puis il leur parla, et il sut si bien trouver le chemin de ces cœurs révoltés, que les chefs vinrent, au nom de leurs tribus, déposer leurs arcs et leurs flèches aux pieds du *Grande Padre*. La parole et le savoir-faire d'un seul homme avaient étouffé dans l'œuf une insurrection formidable, qui pouvait devenir fatale au christianisme, aussi bien qu'à l'influence portugaise.

Il semble que la reconnaissance de la colonie aurait dû être en proportion de pareils services. Il n'en fut rien. Les colons s'habituaient à ne voir en Vieira que le défenseur des Indiens et l'adversaire de l'esclavage. Jusqu'en 1661, ce furent des luttes continuelles et pénibles entre la mauvaise foi et la cupidité d'un côté, la charité chrétienne de l'autre.

Au mois de mai de cette année 1661, une seconde émeute éclata dans la ville de Saint-Louis, et bientôt après à Bélem, capitale du Para, contre le courageux missionnaire et ses confrères. La maison des Jésuites fut de nouveau investie à

main armée, les Jésuites mis en prison et Vieira séquestré. Ils furent, après plusieurs mois d'une cruelle détention, tous jetés sur un vaisseau qui devait les ramener en Europe et, selon l'expression pittoresque de Vieira lui même, *exilés dans leur patrie*, sous prétexte de haute trahison et d'intelligence avec les Hollandais hérétiques. Ils arrivèrent à Lisbonne à la fin de décembre.

1662-1669

TROISIÈME SÉJOUR EN PORTUGAL

Jean IV était mort, et sous la minorité de son triste successeur, Alphonse VI, un enfant de treize ans, qui manifestait déjà les inclinations les plus basses, on pouvait douter que justice fût rendue aux exilés, quoiqu'ils eussent travaillé pour le bien de leur patrie autant que pour la diffusion de l'Évangile. Heureusement Alphonse VI ne gouvernait pas encore de fait, et la veuve de Jean IV, régente du royaume, avait hérité des sentiments du feu roi envers Antonio Vieira. Celui-ci résolut donc de recourir à son arme ordinaire, la parole.

LISBONNE. — Pavillon occupant la place de l'ancien Palais *da Ribeira*.
Les sermons de Vieira dits « de la chapelle royale » ont été prononcés ici.

Invité à prêcher dans la chapelle royale, le 6 janvier 1692, quelques jours à peine après son débarquement, il raconta les persécutions inouïes infligées aux missionnaires, leurs travaux pour apprendre les langues des sauvages, les dangers auxquels ils s'étaient exposés, les privations qu'ils avaient subies pour amener à la foi ces peuples innombrables ; et quelle récompense avaient-ils obtenue ? On les avait traités comme les pirates d'Alger traitaient leurs prisonniers.

« Dans un piquant parallèle, écrit M. Carel, aux religieux et chevaleresques Portugais d'autrefois, l'orateur oppose ces Portugais dégénérés qui prennent les armes contre les prédicateurs de l'Évangile et chassent les prêtres de leurs Églises : « Autrefois, s'écrie Vieira, nos vaisseaux sortaient par la barre de Lisbonne, chargés de prédicateurs qui s'expatriaient volontairement pour porter dans nos conquêtes la loi du Christ : aujourd'hui ces vaisseaux rentrent par la même barre, ramenant les mêmes prédicateurs expulsés violemment pour le seul crime de défendre dans les colonies la loi de Jésus-Christ. Que la barre d'Alger n'ait plus de honte de

donner entrée à tant de prêtres de Jésus-Christ captifs et prisonniers : la même chose s'est vue de nos jours à la barre de Lisbonne ! Certes, le Tage devrait revenir en arrière par un nouveau prodige et nous pourrions lui crier comme au fleuve et à la mer de la Terre-Sainte : *Quid est tibi mare quod fugisti, et tu Jordanis quia conversus es retrorsum ?* Qu'as-tu donc à fuir, ô mer, et toi Jourdain, pourquoi reviens-tu sur tes pas ? Il se faisait gloire, le Tage, quand sur ses rives se construisaient et que sur ses vagues sortaient les armées conquérantes de l'empire du Christ ; il se faisait gloire, dis-je, d'être ce fleuve fameux célébré dans les chants de David : *Dominabitur a mari usque ad mare, et a flumine usque ad terminos orbis terrarum.* Mais aujourd'hui, tout confus d'un si triste changement, il devait refluer et se cacher dans les grottes profondes de ses sources, à moins de *courir* à la mer d'une *course* précipitée pour s'y plonger et s'ensevelir au plus profond de ses abîmes. Oh ! que Lisbonne se désabuse ! non, non, elle n'est plus la même ! et cet océan, dont les vagues écumantes de colère viennent battre sa plage, semble lui jeter à la face l'horreur d'un tel scandale

et lui reprocher sa honte, comme jadis à Sidon : *Erubesce, Sidon, ait mare.* »

Dans cet éloquent plaidoyer, l'orateur s'applique à montrer les vrais motifs de la haine dont les colons poursuivaient les missionnaires : c'est qu'ils avaient fait leur devoir de pasteurs, en défendant le corps et l'âme des Indiens contre la férocité des loups ravisseurs.

L'effet de ce discours fut prodigieux. La régente indignée des scandales qu'elle venait d'entendre dénoncer, émue des souffrances des missionnaires, dit en sortant de la chapelle : « Grâce au Père Vieira, les missions du Maragnon vont refleurir. » Elle révoqua le gouverneur de cette province, fit commencer une instruction judiciaire contre les coupables, et il fallut l'intervention et les prières de Vieira pour les sauver de plus sévères châtiments.

Cependant une des plus douloureuses époques de la vie du grand homme allait bientôt s'ouvrir. Le roi Alphonse VI, associé à quelques mauvais sujets de son âge, s'abandonnait aux instincts les plus crapuleux. Ses désordres furent tels et le scandale si criant, que les grands corps de

l'État, les tribunaux et la cour elle-même se virent obligés de lui faire de vives remontrances. Vieira fut chargé de rédiger la plainte, qui fut lue et remise au jeune prince. Un moment on put espérer un changement de conduite; quelques-uns des compagnons les plus débauchés du roi furent éloignés et envoyés au Brésil; mais cette amélioration ne dura pas.

Alphonse VI rappela ses favoris, qui n'eurent rien de plus pressé que de multiplier les sentences d'exil contre ceux qui avaient concouru à leur disgrâce cent fois méritée. Vieira fut en butte des premiers à une haine qui l'honorait, et exilé d'abord à Porto, quelques mois après à Coïmbre.

Il n'y fut pas longtemps en paix. Ses ennemis, pour le perdre, dénoncèrent à l'Inquisition des propositions hasardées qu'il aurait formulées en chaire, et surtout quelques lettres où il avait cité les prophéties d'un Nostradamus portugais, un nommé Bandarra. Ce Bandarra, savetier et poète, avait prédit qu'un prince allait venir, qui inaugurerait pour l'Église et le Portugal une ère de prospérité merveilleuse. Les esprits les plus fermes ajoutaient foi à ces rêves chimériques, et

Porto. — A. Ancienne Église et Collège des Jésuites.
Vieira y séjourna pendant son premier exil sous Alphonse VI.

Vieira n'était pas des moins ardents, ni des moins convaincus. Ces espérances inoffensives, il les avait traduites dans une série de manuscrits dont le plus important était la *Clavis Prophetarum, seu de regno Christi in terris consummato.* Dans ce volumineux ouvrage, qu'il laissa inachevé et dont les copies sont aujourd'hui très rares, il commentait les prophètes et l'Apocalypse de saint Jean, non pas avec la même confiance de tant d'autres hallucinés, mais pourtant dans le sens de ses rêves. A côté de pages brillantes et profondes où la théologie, l'exégèse, l'histoire et l'éloquence font jaillir du texte sacré des flots de lumière, Vieira développe les raisons, plus ingénieuses que solides, qui lui paraissent justifier l'attente d'un cinquième grand empire et d'un état de choses prodigieusement prospère pour l'Église. Le Portugal devait anéantir la puissance ottomane, qui faisait alors la préoccupation et l'effroi de l'Europe chrétienne ; il devait recouvrer la Terre sainte et servir d'instrument à la conversion des Juifs et des Gentils.

Cette illusion d'un grand homme n'était guère dangereuse, on le voit, et en tout cas n'avait

rien à démêler avec l'hérésie ou avec l'Inquisition. Ce fut pourtant ce qui valut à Vieira d'être cité devant ce tribunal redoutable. Il entra dans les cachots du *Santo Officio de Coimbra*, le 2 octobre 1665, et y resta jusqu'au 24 décembre 1667. Pendant ce temps, on avait annoncé en Espagne — où d'ailleurs il était cordialement détesté à cause de son patriotisme — qu'il avait été brûlé vif sur une place de Lisbonne. La vérité est que la condamnation de Vieira est un exemple frappant de l'influence qu'exerçait la politique dans le Saint-Office en Portugal.

Le roi Alphonse VI ayant été déposé pour ses excès, Pierre II, son frère, prit en main la régence, et l'Inquisition, docile instrument du pouvoir, se hâta de se déjuger. Elle oublia la sentence qu'elle venait de rendre, avec la même soumission et le même empressement qu'elle avait apportés à la condamnation, et elle entoura l'illustre vieillard de prévenances et d'égards. Elle accorda l'*imprimatur* — et sans exiger la moindre correction — aux mêmes sermons qu'elle avait solennellement réprouvés dans le jugement de Coïmbre, et il devint évident pour tous que cette triste affaire n'avait été qu'une

vengeance de parti, fomentée peut-être par les jalousies de certains prédicateurs plus avides de renommée qu'heureux à l'obtenir.

Après l'avènement de Pierre II, Vieira recommença ses prédications à la cour et y donna le carême de 1669. Cette même année, il fut envoyé à Rome comme promoteur de la cause de béatification du P. Ignace de Azevedo et de ses trente-neuf compagnons, martyrisés par les calvinistes de la Rochelle, le 15 juillet 1570.

1669-1674

ROME

Il devait rester six ans dans cette ville. Ce fut peut-être la période la plus brillante de son éloquence. Il prêcha d'abord en portugais à l'église de Saint-Antoine ; puis en italien, à Saint-Laurent, au Gesù, à Saint-Pierre. L'indépendance de son langage n'était pas moindre à Rome, en face du pape et des congrégations, qu'à la cour de Lisbonne ou au milieu des colons brésiliens et des pauvres peuplades du

Sertao. On garda longtemps le souvenir d'un sermon sur l'ambition cléricale, qu'il prêcha devant un immense auditoire d'ecclésiastiques ; et d'un autre où il exposa devant le Sacré Collège, lors d'une promotion de cardinaux, les motifs qui devaient déterminer le choix du Souverain Pontife.

Chaque fois qu'il s'adressait au peuple, il y avait foule à l'église ; il fallait retenir les places plusieurs heures à l'avance ; un service d'ordre spécial devait être organisé, et on vit jusqu'à dix-huit cardinaux, les membres de la noblesse romaine, les étrangers de distinction, obligés d'envoyer des soldats pour se frayer un passage jusqu'aux sièges qui leur étaient réservés.

Le pape Clément X le consultait souvent sur les affaires politiques et religieuses de Portugal ; il lui demanda de rédiger des projets de réforme de l'Inquisition portugaise, pour mettre fin aux injustices et aux abus malheureusement trop fréquents de ce tribunal. Ces projets aboutirent en 1678 à la suspension de l'Inquisition en Portugal.

La reine Christine de Suède se trouvait alors à Rome. Curieuse de voir et d'entendre tous les

hommes célèbres de son temps, elle invita Vieira aux conférences savantes qui se tenaient dans son palais, fut des plus assidues à ses prédications, le fit nommer son prédicateur ordinaire et voulut même en faire son confesseur.

Le général des Jésuites, le P. Oliva, dont les sermons jouissaient d'une grande vogue et qui, en sa qualité de prédicateur ordinaire du pape, savait un peu les secrets de la cour pontificale, avait été prévenu que le Souverain Pontife désirait vivement voir paraître Vieira dans la chaire de sa chapelle ; il songea donc à retenir à Rome le jésuite portugais, avec le titre d'*assistant* pour les provinces relevant du Portugal. Mais Vieira aspirait à tout autre chose qu'à confesser une reine ou à prêcher devant le pape. C'étaient les sauvages du Maragnon qui lui tenaient au cœur plus que la brillante société de la Ville éternelle ; c'étaient leurs forêts et leurs chapelles de chaume qu'il préférait aux basiliques et aux palais ; il ne pouvait oublier ces grands enfants de la savane, qui lui étaient devenus d'autant plus chers qu'il avait souffert davantage pour eux. Depuis longtemps il insistait auprès du P. Oliva, pour qu'il lui fût permis d'aller tra-

vailler et mourir dans sa mission. Il obtint, à force de prières, l'autorisation désirée, et, le 27 janvier 1681, il s'embarquait de nouveau pour le Brésil, à l'âge de soixante-onze ans.

1681-1697

DERNIÈRES ANNÉES

Il venait à peine de quitter l'Europe, pour n'y plus revenir, que le gouvernement portugais remuait ciel et terre afin d'obtenir le rétablissement de l'Inquisition. L'ambassadeur de Portugal ne cessait de fatiguer le Pape de ses réclamations. Il obtint finalement gain de cause et l'Inquisition portugaise, que Vieira souhaitait de voir se conformer aux usages de celle de Rome, se trouvait rétablie sur l'ancien pied, à force d'instances de la part du pouvoir civil. La réouverture du célèbre tribunal ne pouvait se faire sans manifestations populaires, dans ce pays où le caractère méridional est peut-être plus accentué que partout ailleurs. La populace de Coïmbre, pour fêter le retour d'une institution qui ne la gênait guère et qui lui procurait parfois

le spectacle d'un *auto-da-fé*, promena, en la conspuant, à travers les rues de la ville, l'image de Vieira, et brûla le missionnaire en effigie dans la grande cour de l'Université. C'était une manière de célébrer la défaite de celui qui avait contribué plus que tout autre à la suppression de ce tribunal, si éloigné de la modération et de l'équité de l'Inquisition romaine.

La nouvelle de cette insulte parvint au vieillard dans sa mission du Brésil ; ce lui fut un coup pénible, d'autant plus que l'Université de Mexico, ayant examiné toutes ses œuvres, venait de les approuver dans une délibération publique, et que des docteurs célèbres, avant de soutenir leurs thèses, venaient de lui en faire hommage. « A l'Université de Mexico, écrivait-il au marquis de Gouveia, on vient de me dédier des thèses solennelles sur toute la théologie ; et, quoique je ne fasse aucun cas des emblèmes qui s'y trouvent, des phénix, des palmes et trompettes, car tout cela n'est que fumée, je ne puis ne pas souffrir en voyant une université de Portugais insulter ma mémoire et mon image, tandis qu'une université de Castillans imprime mon portrait. »

Il n'était pas au bout de ses douleurs. Son

frère, Bernard Vieira, un vieillard qui avait fait sa carrière dans la magistrature, et qui était en ce moment secrétaire d'État à Bahia, fut accusé par le gouverneur d'avoir fait assassiner un fonctionnaire, et fut jeté précipitamment en prison, sans que les juges daignassent examiner la vraisemblance de l'accusation. Vieira, désolé, se présenta au palais du gouverneur pour justifier son frère, mais le gouverneur le chassa honteusement et aggrava même l'affront, en insinuant que l'assassinat aurait été comploté dans une réunion présidée par Antonio Vieira lui-même. Le fils de l'accusé, Gonçalo Ravasco, partit pour Lisbonne afin d'obtenir justice, mais les ennemis de la famille l'y avaient précédé, et quand il obtint une audience de Pierre II, il entendit ces cruelles paroles : « C'est fort mal à votre oncle Antonio Vieira de donner ainsi des embarras à mes gouverneurs ! » Pendant ce temps, les tribunaux de Bahia reconnaissaient l'innocence de Bernard et le réintégraient dans ses fonctions. Le gouverneur fut révoqué et remplacé par le marquis das Minas. Mais la blessure avait été cruelle pour Vieira ; il en fut frappé à mort : depuis ce temps, il ne fit plus que languir. « J'ai

traversé bien d'autres épreuves sans être ébranlé, écrivait-il ; celle-ci a été au-dessus de mes forces. »

Il revit ses manuscrits et en fit imprimer un bon nombre au profit des Indiens, voulant leur être utile en quelque façon, puisque son grand âge et ses infirmités lui interdisaient d'aller les évangéliser dans leurs grands bois.

La dernière année de sa vie, il devint presque aveugle ; finalement, une épreuve plus humiliante et plus intime que les autres l'acheva.

Les Jésuites du Brésil étaient réunis en congrégation provinciale dans leur maison de Bahia, au mois de mai 1697. Ils devaient choisir un représentant, chargé d'aller à Rome pour exposer au général les vœux et les besoins de la Province. Vieira se permit de nommer, dans une conversation privée, celui qui lui paraissait le plus digne de remplir cette mission. C'était une imprudence motivée par le zèle et l'amour de sa province ; ce n'était pas d'ailleurs la première fois qu'une franchise trop prompte à se déclarer lui était nuisible. Ses supérieurs, au Brésil, jugeant qu'il y avait brigue, alors que la règle

défendait sagement de solliciter les suffrages, crurent devoir priver Vieira de *voix active et passive*. Le vieillard se soumit, tout en faisant appel au général, car il avait à cœur de laisser un nom intact. Le général, après avoir fait juger l'affaire à Rome, cassa la sentence rendue au Brésil. La déclaration justifiant Vieira arriva trop tard pour qu'il pût s'en réjouir ici-bas. Les supérieurs la firent pourtant lire publiquement dans toutes les maisons de la Compagnie au Brésil.

Le P. Antoine Vieira n'avait survécu que deux mois à cette dernière épreuve. La Providence avait voulu lui en laisser tout le mérite. Pendant cinq jours il lutta dans une douloureuse agonie, gardant, avec la pleine lucidité de son esprit, une résignation admirable. « Dieu est le maître, disait-il ; qu'il fasse de moi ce qui Lui paraît le meilleur. » Il reçut les derniers sacrements avec l'humilité et la ferveur d'un saint, et, le 18 juillet 1697, il rendit le dernier soupir. Il était dans sa quatre-vingt-dixième année.

Ce qui frappe surtout dans une vie si occupée, c'est l'ardeur au travail de cet homme infati-

gable, qui passa des affaires à l'étude, de la prédication devant les plus beaux auditoires de l'Europe à l'évangélisation des sauvages du Brésil, sans jamais perdre un instant. La devise qui lui conviendrait le mieux serait, me semble-t-il, le mot de l'empereur mourant : « *Laboremus*, travaillons ! » Il fut mêlé aux grandes affaires politiques du dix-septième siècle, et par son courage, son habileté, ne contribua pas pour une mince part à consolider le nouveau royaume de Portugal, que le patriotisme de ses habitants venait de ramener à la vie.

Mais la gloire de l'homme d'État n'était pas celle que recherchait l'humble religieux. Ce qu'il aima par-dessus tout, ce fut l'Église et Jésus-Christ.

Pour l'honneur de l'Église il entreprit des voyages, des controverses ; il combattit les abus de l'Inquisition dans son pays, il guida le choix des évêques des colonies ; il ne cessa de procurer, dans la mesure de ses forces, la régularité, et quand besoin était, la réforme des ordres religieux.

Pour la gloire de Jésus-Christ, et pour lui gagner des âmes, il se dévoua aux pénibles mis-

sions de l'Amérique, au milieu de ces peuplades qu'il aimait, qu'il défendait au besoin contre la tyrannie, et où le missionnaire pouvait à chaque pas trouver le martyre.

Et puisqu'il faut, dit-on, qu'un grand amour anime l'existence d'un grand homme, l'amour qui remplit le cœur de Vieira, ce fut l'amour de Dieu, qu'il ne sépara jamais de l'amour de sa patrie, ni de l'amour de l'humanité, en particulier des pauvres et des petits.

II

CARACTÈRE

Chez les hommes vraiment éloquents, on ne peut séparer la parole de la pensée, ni la pensée de l'âme. Étudier Vieira dans son âme et tâcher de déterminer les éléments de son caractère, ce sera donc remonter jusqu'à la source d'où jaillit son ardente parole et pressentir déjà les traits distinctifs de son éloquence.

I

L'homme se révèle dans sa physionomie, on l'a dit souvent ; et c'est vrai aussi de Vieira. Les portraits de l'orateur portugais sont nombreux. Nous avons les anciennes gravures de Rome et d'Amsterdam, les tableaux de l'*Imprensa nacional* et de la *Bibliothèque* de Lisbonne. Ce qui

frappe d'abord, et dans tous, c'est l'énergie et la force. La taille est élevée, le front large et haut, le nez aquilin, le regard vif et pénétrant; dans toute sa personne il y a je ne sais quoi de majestueux qui révèle l'homme né pour commander. Certes, quand on ne considère que la vie publique de Vieira, quand on le voit, dans les fonctions les plus sublimes du ministère sacré, ou dans les délicates missions que lui valut la confiance de Jean IV, aux prises avec des ennemis puissants et implacables, souvent persécuté, mais toujours plus grand que ses revers, vivant au milieu d'une société dont il juge et parfois condamne les idées avec cette impartialité sereine que donne une haute raison soutenue par une foi inébranlable et éclairée, on ne peut méconnaître ce qu'il y a de ferme et de fier dans son caractère. — Peut-être est-on tenté d'exagérer. — Tous les historiens de Vieira n'ont pas su éviter cet écueil. Nous voudrions, nous, lui restituer sa vraie physionomie, et montrer qu'il savait allier la force à la douceur, et tempérer sa fierté par une humilité toute religieuse.

Il avait une âme naturellement fière, où rien

de bas ne pouvait trouver accès. A Lisbonne, on lui fit demander son appui auprès du roi pour une affaire importante et, comme prix de ses services, on lui offrait, dans une bourse de velours, 6,000 pièces d'or. Le visage de Vieira se rembrunit soudain, et il répondit sèchement : « J'accueille la demande; votre maître peut compter sur moi. Quant aux pièces d'or, je l'en remercie, et pour lui témoigner ma reconnaissance, je vous laisse descendre paisiblement l'escalier, au lieu de vous faire passer par la fenêtre, comme le mériterait votre proposition insolente. »

Dans ses missions secrètes en Hollande, en France et en Italie, Jean IV lui confia des sommes considérables, en lui laissant la liberté d'en disposer à son gré pour son usage personnel. Il apprit bientôt, à sa grande surprise, que Vieira n'avait rien gardé pour lui-même, et que tout ce qui lui restait, après avoir soldé les frais de ses voyages, avait été fidèlement remis au Trésor. Ne sachant comment reconnaître ses services, il lui fit offrir par le marquis de Niza de quoi renouveler ou compléter sa bibliothèque : « Je n'ai besoin de rien, répondit doucement le religieux ; mes bréviaires ne sont pas encore hors d'usage. »

Ce n'était pas, on le voit, une parole vaine que celle qu'il avait coutume de répéter dans les courses qu'il entreprit pour son roi. « Je sers mon pays, je ne le fais pas servir à mon intérêt. »

Ces traits ne sont pas rares dans la vie de Vieira, et ils donnent un caractère d'austère grandeur à toute sa carrière politique. On serait heureux et quelque peu surpris, si tous les hommes d'État de cette fin de siècle, dans leur passage parfois si rapide aux affaires, pouvaient nous en offrir de pareils.

Il y eut pourtant des circonstances où ce désintéressement, dont il ne se départait jamais, dut paraître très dur à son cœur d'apôtre. Pendant que le Portugal était en guerre avec l'Espagne, la reine Louise de Gusmão lui fit savoir qu'elle était prête à lui fournir tout ce qui lui était nécessaire pour la mission du Maragnon dont il était le supérieur. — « Dans un temps, lui répondit Vieira, où tous les Portugais doivent vous donner leur sang, je ne puis me résoudre à vous demander des subsides. J'attendrai la fin de la guerre et la conclusion de la paix. » Quand on connaît la pauvreté et même la misère contre

laquelle se débattaient à cette époque les missionnaires du Maragnon, on comprend ce qu'il y avait d'héroïque dans ce refus, et en même temps tout ce qu'il y a d'injuste et d'odieux dans ce reproche si souvent adressé à la Compagnie d'étouffer dans le cœur de ses fils tout sentiment naturel et tout amour de la patrie.

Ce mépris pour les richesses révèle sans doute la tendance d'un cœur naturellement haut, mais aussi et surtout la fidélité du religieux qui, par un libre choix, s'est voué à la pauvreté. Dans l'accomplissement de ses vœux, Vieira apportait une rigidité scrupuleuse. Grâce à ses lettres, nous pouvons pénétrer dans son intimité et connaître le menu de ses maigres repas et toutes les pièces de sa garde-robe. Voici ce qu'il écrivait à un ami : « J'ai deux soutanes : l'une que j'ai portée de Rome, j'ignore son âge ; l'autre avait deux ans quand voilà déjà deux lustres elle quitta Lisbonne en ma compagnie. C'est aussi de Lisbonne que viennent mes souliers quatre fois ressemelés. Quant à mon régime, régime de convalescent, puisque je ne puis descendre au réfectoire, à cause d'une chute que j'ai faite, c'est celui de la communauté, même quand on lui sert

de la morue. En place du petit pain, on me donne pourtant de la farine sèche, dont mon estomac se trouve mieux. »

II

Ce détachement, Vieira le portait partout, et sans effort apparent il se trouvait supérieur à toute ambition. Quand il quitta Rome précipitamment, en 1675, ce n'était pas seulement pour échapper à la malaria ; mais il avait appris qu'on songeait à lui pour la pourpre, et il voulait se mettre à l'abri de toute sollicitation trop pressante. Il n'en était pas à son premier refus : il avait déjà décliné les offres de Jean IV, qui, dans le but avoué de rendre possible sa nomination à la charge de premier ministre, lui avait offert la mitre et le pallium. Toutes les instances avaient échoué contre l'inébranlable attachement du jésuite à sa vocation. Les paroles de Vieira en cette occasion ont été souvent rapportées ; on les relit toujours avec une nouvelle émotion : « Sire, dit le religieux, dans tout son royaume, Votre Majesté n'a pas assez de mitres pour me faire

renoncer à ma pauvre soutane de jésuite, et si j'avais le malheur d'être exclu de la Compagnie, je ne cesserais de frapper à sa porte, jusqu'à ce qu'elle me fût rouverte, dussé-je n'être désormais que le serviteur des religieux. Que si l'on me refusait même cet humble poste, j'attendrais obstinément, sans autre nourriture que mes larmes, que la mort vînt me frapper sur le seuil de cette demeure chérie, d'où mon cœur ne pourrait sortir. »

Détachement des honneurs, estime et amour de la vocation, tout cela n'était que le fruit naturel d'une profonde humilité. Au *Saint-Office* de Coïmbre, tant que durèrent les débats, Vieira crut de son devoir de prendre en main sa propre défense. N'y allait-il pas de l'honneur de la religion et de la réputation de son ordre ? Mais dès que la sentence fut rendue, tout en se réservant l'appel au pape, il se soumit sans réplique. Un tribunal légitime avait clos les débats ; il n'avait qu'à obéir ; et son humilité y trouvait merveilleusement son compte. « La sentence fut rendue le 23 décembre 1667, dit M. Carel ; la lecture dura deux heures et quart. Le noble accusé l'entendit debout, les yeux fixés sur le crucifix, dans

l'attitude calme et immobile qui convenait à sa situation (1). »

Dans l'une des nombreuses accusations qui furent portées contre lui auprès du général, le P. Sébastien d'Abreu prit son parti, et pour mieux exposer sa défense il le pria de lui donner lui-même quelques éclaircissements par écrit. Vieira s'engagea à les fournir. Plusieurs jours après, rien encore n'était fait. Abreu va le voir. — « Eh bien ? auriez-vous changé d'avis ? — En entrant dans ma chambre, répondit Vieira, mes yeux sont tombés sur mon crucifix, et voyant mon maître garder le silence, j'ai résolu de me taire ; s'il le juge opportun, lui-même parlera pour moi. » C'était une conduite bien conforme aux paroles éloquentes que quelque temps auparavant il jetait du haut de la chaire. Parlant de Madeleine et des trois circonstances où elle s'était laissé « juger et condamner par des hommes sans mot dire » : — « Avez-vous remarqué, disait-il, que chaque fois Madeleine était aux pieds de Jésus ? Oh ! quelle force on trouve à ces pieds pour subir sans se plaindre toutes les condamnations des hom-

(1) *Vieira, sa vie et ses œuvres*, p. 307.

LISBONNE. — Quartier Saint-Julien.
Vieira prêcha dans l'église Paroissiale.

mes! Et s'il en est ainsi aux pieds de Jésus vivant, que sera-ce aux pieds de Jésus mort, et mort sur la croix! Est-il possible, Seigneur, que vous, l'innocence même, soyez jugé, condamné, et que moi qui suis un pécheur, je ne puisse le souffrir? Quand je me prosterne devant vous, ce sont les opprobres et les injures que j'adore, et moi je les repousse. Ah! ce n'est point là ce que vous m'enseignez du haut de la croix (1)! »

Pas plus que les honneurs, les applaudissements et la renommée n'avaient prise sur son âme. — « Vous me direz, observait-il dans un sermon, vous me direz — ce qu'on m'a déjà dit et ce que du reste mon expérience m'apprend — que nous ne serons point goûtés, que nous serons peut-être tournés en ridicule. Oh! la belle raison pour un serviteur de Jésus-Christ! Qu'on nous dédaigne, qu'on nous méprise — qu'importe? — pourvu que nous fassions notre devoir, *per infamiam et bonam famam*, comme dit l'apôtre. Prêcher pour se faire un nom, c'est l'esprit du monde; mais n'hésiter jamais à dire

(1) Sermon pour le 4e dimanche de l'Avent (1644).

ce qu'on doit, fût-ce au péril de sa réputation, voilà le véritable esprit de Jésus-Christ. Que les auditeurs ne nous goûtent pas, cela n'est pas notre affaire. Le médecin s'inquiète-t-il du goût de son malade quand il veut le guérir ? Qu'ils ne nous goûtent pas, mais qu'ils guérissent ; que nos paroles leur soient amères, mais qu'elles les sauvent. C'est pour cela seulement que nous sommes médecins des âmes (1). »

Le mépris du succès est un des points sur lesquels Vieira revient le plus souvent. « Et si nous passons, écrit-il ailleurs, de ceux qui sont les esclaves de la vanité à ceux qui professent la vertu, combien n'en a-t-on pas vus qui passent pour des saints et qui, après avoir vaincu les autres vices, ont péri misérablement ensevelis dans leur triomphe ! Après avoir mis le monde sous les pieds, ils ont succombé à la gloire de l'avoir ainsi foulé. Tels ceux qui s'enivrent en buvant le vin sorti de la vendange qu'ils viennent de presser sous leurs pieds (2). »

On pourrait encore citer des passages d'une

(1) Sermon sur la Parole de Dieu (dimanche de la Sexagésime 1655).

(2) Sermon de saint François Xavier (édit. port., t. XIII, p. 332).

éloquence impétueuse, où l'on sent frémir l'indignation qu'excitaient en lui les désordres qui pénètrent même dans les âmes religieuses par « ces deux portes : succès et échec (1). »

III

Armé de ce tranquille dédain contre tout ce qui peut séduire des natures vulgaires, Vieira — qui pourrait s'en étonner ? — sut toujours maintenir intacte la franchise de sa parole et lui garder une liberté d'allures qui ne connaissait pas d'entraves.

L'indépendance en face des grands est un des traits les plus caractéristiques de sa physionomie oratoire. De lui aussi on peut dire qu'il « frappe comme un sourd ». La prédication n'était pas à ses yeux une parade frivole, mais un devoir sacré, et il se regardait comme investi du rôle de réformateur. Dans un sermon prêché à la cour, après avoir dénoncé la cruauté et l'administration scandaleuse dont les colonies d'outre-

(1) Exhortation pour la fête de la Circoncision (t. IX, p. 73).

mer étaient souvent le théâtre, il dit : « Je veux faire connaître la vérité à ceux qui peuvent porter remède à tant de maux ; et dussent-ils, ce que je ne puis croire, manquer à leur obligation, ce ne serait pas une raison pour moi de manquer à la mienne (1). » Aussi, en parcourant les sermons de Vieira, on se prend à regretter ce temps, où la foi du peuple laissait à l'apôtre de telles libertés.

On y trouve des peintures des mœurs et de la vie des grands vraiment prises sur le vif et d'une hardiesse qui étonne, surtout quand on songe que c'est devant la cour, les ministres et autres dignitaires du gouvernement que ces sermons étaient prononcés. C'était le temps où le Portugal, délivré du joug de l'Espagne, venait de retrouver sa puissance et de rajeunir sa gloire; où ses rois, pour prix des services rendus, donnaient, non pas seulement des honneurs, mais des gouvernements qui valaient des empires. Pour des charges si hautes, si richement dotées et, à cause de l'éloignement, si indépendantes, comme on peut le penser, les prétendants ne

(1) Sermon de l'Epiphanie (1662).

manquaient pas. Ils étaient tous là, au pied de la chaire, ces gouverneurs de demain; ils y coudoyaient les gouverneurs d'hier, qui s'étaient retirés trop souvent gorgés et repus, ou qu'une juste sentence du roi avait brusquement fait rentrer dans la vie privée. C'est devant eux que parle Vieira, avec cette indépendance que rien ne saurait faire fléchir. Il dévoile leurs intrigues pour arriver au pouvoir, étale leur incapacité, flétrit leurs dilapidations, leurs vols ou, pour mieux dire, leurs brigandages.

Pour attirer les regards du roi ou de ses ministres, pour obtenir une de ces grosses prébendes, qu'un trait de plume peut octroyer, que faut-il? Un nom, « un de ces noms sonores en Portugal dont l'écho répète toujours : Où le mettra-t-on? » La pauvreté est un mérite. « On ne peut laisser végéter dans l'indigence et la misère les descendants d'une race illustre. » Si tout fait défaut, le talent aussi bien que le nom, tout espoir n'est pas perdu. Le paralytique de l'Évangile parvint auprès de Jésus porté sur une civière. L'appui des hommes puissants et bien en cour peut de même pousser des incapables aux dignités et les y maintenir. Plus promptement

encore et plus sûrement peut-être « la faveur d'une Dalila » leur ouvrira la voie des honneurs et de la fortune.

Sont-ils à la hauteur de ces positions ? C'est un point de médiocre importance qui ne saurait obtenir de leur part même un instant d'examen. Ils sont prêts, et se trouvent aptes à tous les emplois. Que veut-on leur confier ? Une province à gouverner ? une armée à pousser vivement contre l'ennemi ? une flotte à conduire ? Les voilà ; ils ne demandent qu'à partir. Un seul de ces emplois serait déjà trop lourd pour un homme médiocre ; eux, non pas médiocres mais incapables, en sollicitent plusieurs ; ils prennent de toutes mains et, s'ils le pouvaient, ils accumuleraient sur leurs têtes toutes les fonctions du royaume. — Que pourraient-ils faire pourtant, s'écrie Vieira d'un ton de dédaigneux persiflage, à la tête d'une armée, d'une flotte, d'une province lointaine, « ces hommes qui n'ont vu la mer que dans le Tage, le monde que sur la carte, la guerre que sur les tapisseries de Flandre » ?

Quand ils ne sont qu'incapables, c'est encore un bonheur. Mais « ce capitaine qui volait sur les approvisionnements de l'armée, en Portugal, à

Lisbonne, sous les yeux mêmes du roi, que fera-t-il quand il sera hors de surveillance, sur les côtes d'Afrique » ? — « Et ce docteur qui, dans l'Alemtejo ou la Beïra, où il n'y a pourtant ni diamants ni rubis, n'a pas su garder ses mains nettes, qu'attendre de lui quand il sera nommé gouverneur de Goa (1) ? »

Ceux qui sollicitent ainsi sont méprisables ; ceux qui cèdent à ces sollicitations le sont plus encore. Ce sont des malfaiteurs publics ; il faut flétrir ces complaisances coupables. Les suites en sont désastreuses :

Si vous en doutez, ouvrez les yeux ; voyez les lois divines et humaines foulées aux pieds, les peuples rançonnés, pressurés, réduits à la misère ; des milliers d'hommes mourant pendant la guerre, faute d'une bonne administration ; pendant la paix, faute de justice ; dans les hôpitaux, faute de soins. Voyez surtout la colère de Dieu provoquée, sa patience lassée ; voyez les provinces, le royaume, la nation tout entière exposée à une ruine extrême, qui — n'étaient les prières de quelques justes — serait déjà complète. Encore ne sommes-nous pas au

(1) Cf. Sermon du Bon Larron, du 3e dimanche de Carême (1655) et *passim*, Sermons pour l'Avent et le Carême à la Chapelle royale de Lisbonne.

terme des châtiments ! Et sur qui retombe le poids de toutes ces conséquences ? Sur ceux qui en sont les auteurs : *ego feci, ego feram :* c'est vous qui avez fait celui-ci, vous payerez pour lui. Et dire qu'avec une telle charge sur les épaules, il en est qui se sentent très légers, très agiles ! Encore du moins si ce poids se faisait sentir à leur conscience, s'ils en éprouvaient quelque scrupule dans l'âme ! Mais ils n'en sont pas inquiétés ; le compte qu'ils auront à rendre ne les effraie pas. Et ces gens sont chrétiens, et ils se confessent !... (1).

Au lieu de plier sous le faix, ces ministres relèvent la tête, s'enveloppent de majesté ; ce sont des dieux mortels, invisibles et cachés :

La place, le porche, la cour, tout regorge de monde ; et le ministre ? Il est invisible ; nul ne sait s'il est dans sa maison, si même il est dans le monde, et ce n'est que par protection qu'on peut obtenir de quelque laquais la révélation du mystère. Les uns frappent à la porte, les autres n'osent se permettre de frapper, tous attendent, tous se désespèrent (*todos a esperar e todos a desesperar*). Mais voici que quatre heures après le soleil le ministre se montre enfin ; il apparaît et... disparaît presque aussitôt. Les solliciteurs lèvent les yeux au ciel, se regardent les uns

(1) Sermon sur la Confession (carême de 1655).

les autres, et peu à peu on voit s'écouler cette multitude qui s'était inutilement entassée (1)...

Ailleurs, la satire de la vanité et de l'orgueil se fait jour à travers le commentaire d'un texte biblique :

J'en viens à la seconde réponse de saint Jean-Baptiste. Comme la première elle va nous fournir des enseignements qui vous seront utiles. *Tu qui es?* Qui êtes-vous? *Elias es tu?* Êtes-vous Élie? La réponse du saint Précurseur ne se fait pas attendre : *Non sum :* Je ne suis pas Élie. — Eh ! mon Dieu ! ce que c'est que de chercher les personnes là où elles ne sont pas. Le texte dit : *Haec facta sunt trans Jordanem :* « Ceci arriva au delà du Jourdain. » Si ces ambassadeurs étaient venus en deçà du Tage, ils auraient eu bientôt fait de trouver Élie. — *Elias es tu?* Seriez vous par hasard Élie?... — Par hasard? Comme si on en pouvait douter ! Mais qui peut être Élie si ce n'est moi ? Mon zèle pour le bien public, mon zèle pour la foi, mon zèle pour la religion, mon zèle pour le service du roi, mon zèle pour la gloire de la patrie... si cela est être Élie, qui peut l'être autant que moi ? — Pour la présomption, je vous l'accorde ; mais vous n'avez d'Élie qu'une chose : c'est de croire être le seul à avoir du zèle. Élie disait au-

(1) Serm. *citat.*

trefois : *Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum et derelictus sum ego solus :* Je brûle de zèle pour l'honneur du Dieu des armées ; tous les autres sont idolâtres, le Seigneur n'a que moi en ce monde. A peine avait il ainsi parlé que Dieu lui en montre, dans sa patrie, sept mille qui n'avaient pas plié le genou devant Baal. Ainsi pendant qu'Élie croit être seul fidèle à Dieu en ce monde, il se trouve qu'il y en a pour le moins sept mille. Ainsi de vous. Vous croyez être un homme unique : il y en a des milliers comme vous, et peut-être meilleurs (1).

Puis l'orateur entre dans les applications les plus pratiques, et il fait voir la différence du véritable zèle d'Élie et de ce que, sur de fausses apparences, on décore de ce beau nom.

Parfois l'ironie cède la place à une de ces apostrophes foudroyantes, si familières aux anciens prophètes. Vieira aime alors à s'emparer de la parole de Dieu, en fondant intimement son style avec celui de nos saints Livres :

Vous princes, vous ministres, qui commandez aux multitudes, vous à qui Dieu a donné la puissance, *praebete aurem :* prêtez l'oreille. Et que vont-ils entendre de Dieu, ceux qui écoutent si mal les hom-

(1) Sermon pour le 3e dimanche de l'Avent (1644).

Coïmbre. — A. Ancien Collège des Jésuites.
Vieira y demeura de 1663 à 1665.

mes? Ils vont entendre une annonce du jugement, plus terrible que celle qui y appellera un jour tous les morts : « Ceux qui commandent, dit le Seigneur, seront jugés avec une extrême rigueur : on pardonnera facilement aux petits; mais les puissants seront puissamment tourmentés : *potentes potenter tormenta patientur.* » Ah ! les puissants ici-bas ne redoutent rien, parce qu'ils peuvent tout; mais quand viendra le jugement très rigoureux : *judicium durissimum*, alors ils verront s'il n'y a pas quelqu'un plus puissant qu'eux (1) !

On peut se demander si Vieira n'est pas allé trop loin dans sa critique des défauts des grands. La liberté de sa parole, dont il avait raison d'être jaloux, a-t-il su la contenir toujours dans les limites tracées par la prudence ? Je n'oserais l'affirmer. Ce qui est certain, c'est que plus d'une fois il eut à subir les tracasseries et même les persécutions de ceux dont il avait humilié l'orgueil. Il avoue lui-même, dans ses lettres, que son sermon sur la Parole de Dieu suscita bien des colères et lui valut des ennemis obstinés.

(1) Sermon sur le Jugement dernier (1652).

IV

Dans cette âme si ardente, si haute, si fière, il y a — et c'est ce qu'on ne saurait assez admirer — des trésors de douceur et de bonté.

« Aucun philanthrope moderne, dit le P. Brucker, n'a égalé Antonio Vieira, par le zèle et l'éloquence en faveur des races inférieures (1). » Il éprouvait, en effet, dans son cœur des attractions ineffables pour les pauvres, pour les faibles, pour les délaissés du monde. « Dans la pauvreté, dit-il, Jésus-Christ a institué comme un nouveau sacrement; il se substitue aux pauvres, les transformant pour ainsi dire en lui par une sorte de consécration. »

Aussi faut-il voir comment il parle de l'aumône, et quelles pages sublimes la charité lui inspire.

Tout ce que nous donnons aux pauvres, c'est à Dieu que nous le donnons. Voulez-vous que vos

(1) *Dictionnaire apologétique* de Jaugey, article : *La liberté des indigènes de l'Amérique et les Missionnaires*, p. 21-25.

biens se multiplient? Partagez-les avec les pauvres. Dans le monde, il y a deux manières d'accroître son patrimoine : l'agriculture et le négoce. Cultivez-vous la terre ? Pour un boisseau de blé que vous semez, vous en retirez deux cents et même plus. L'aumône vous fournit les mêmes avantages. Donner l'aumône, en effet, c'est semer, c'est négocier, mais d'une manière plus avantageuse encore. Pour semer, il n'est point de meilleure terre que la main du pauvre ; pour négocier, il n'est point meilleur correspondant que Dieu (1) !

Chez Vieira les actes étaient d'accord avec les paroles. Pauvre volontaire lui-même, il trouvait cependant de quoi faire des aumônes : « Père Joseph, disait-il parfois à son ami, le P. J. Soares, compagnon de ses dernières années au Brésil, Père Joseph, nous allons faire aujourd'hui une bonne affaire : envoyons ce soir notre souper à Jésus-Christ, qui a faim. » Et, après les rudes labeurs d'une journée consacrée à la gloire de Dieu et au salut des âmes, les deux religieux allaient prendre leur repos sans avoir rien mangé depuis midi.

De son dévouement pour les malades, que

(1) Sermon pour le 4e dimanche de Carême (1657).

d'exemples dans sa vie ! Au Maragnon, les lits venant à manquer à l'hôpital, Vieira donna le sien. Son exemple fut suivi, et de longtemps les missionnaires n'eurent que la planche nue pour lit.

En revenant de Hollande, Vieira apprend qu'un des mousses de la flotte, âgé de seize ans, se mourait. Il demande à se rendre auprès de lui. Le navire qui portait le malade était vieux et délabré. On essaya de dissuader Vieira. Mais toutes les instances furent inutiles. Vingt jours durant, il ne quitta ni jour ni nuit le pauvre mousse. Une violente tempête, qui survint, ne parvint pas à le lui faire abandonner. Il l'instruisit, le confessa, lui rendit les plus humbles services, et ne le quitta qu'après l'avoir vu expirer dans les sentiments de la foi la plus vive et de la piété la plus fervente.

Et que dire des esclaves ? La parole de Vieira, naturellement forte et incisive devant les puissants du monde, prend des accents maternels quand il s'adresse à ces malheureux. De ses trente sermons sur le Rosaire, il en a consacré trois à instruire et à consoler « ses frères les noirs ». On voudrait citer en entier le sermon

sur la véritable Liberté dans l'esclavage ; mais il faut se borner : je me contente de quelques extraits, que je résume, en essayant de leur conserver, autant que possible, l'énergie de l'original.

Sachez, vous tous qui êtes esclaves, que tout en vous n'est pas esclave. Vos corps sont assujettis et captifs, c'est vrai. Aussi, je vous plains parce que je vous aime, et en même temps je vous porte envie : car, si vous savez profiter de votre humiliation, au ciel, je devrai élever très haut mes regards pour atteindre jusqu'à vous. Mais l'âme, la meilleure partie de vous-même, oh ! mes chers enfants, celle-là est libre ! Ni vos maîtres, ni les rois de la terre ne sauraient la réduire en servitude... Il est pourtant quelqu'un qui peut la rendre esclave. Connaissez-vous ce quelqu'un ? Vous regardez autour de vous, pauvres enfants ? Oh ! non, non ; fixez vos regards sur vous-mêmes. C'est vous, vous seuls, qui pouvez rendre votre âme esclave. Et la chaîne qui vous sert à la lier, c'est le péché. Oh ! le terrible esclavage que celui du péché ! Pour racheter de l'esclavage du corps, il suffit de donner, en or ou en argent, ce qu'a coûté l'esclave vendu. Mais, pour racheter de l'esclavage de l'âme, que ne faudra-t-il pas ? Sera-ce assez d'un million ? de deux millions ? Tout l'or de Sofala, tout l'argent du Potosi, sera-ce assez ? Quand toute la mer serait changée en argent, et la terre en-

tière en or ; quand Dieu créerait un nouveau monde et mille autres encore d'une matière plus précieuse que l'or et les plus purs diamants, tout ce prix ne suffirait pas pour affranchir un instant une seule de vos âmes de l'esclavage du démon. Voilà pourquoi il a fallu que le Fils de Dieu prît notre nature et mourût sur la croix, pour que le prix infini de son sang pût racheter nos âmes.

Ailleurs, pour leur apprendre comment leur condition misérable, s'ils savaient la supporter, pouvait leur valoir une place très élevée dans le ciel, il leur cite la parole de l'apôtre : *Quodcumque facitis ex animo operamini sicut Domino et non hominibus ;* puis, avec une charmante simplicité, il compare leur état à celui des religieux les plus parfaits :

Votre pauvreté est plus pauvre que celle des Frères Mineurs ; votre obéissance est plus stricte que celle que nous professons nous-mêmes. Quant aux abstinences, ce n'est pas seulement le jeûne, mais les tortures de la faim que vous subissez ; vous ne veillez pas seulement une heure après minuit, mais souvent la nuit tout entière. Votre règle est une et multiple, parce que c'est la volonté, ou les volontés, de vos maîtres. Je ne dirai rien des noms que l'on vous donne : il est bien question pour vous de

révérence et de charité ; vous n'avez à attendre qu'affronts et que mépris. Enfin toute religion a une fin, une vocation et une grâce particulière. La grâce spéciale de votre ordre, ce sont les châtiments : *Hæc est gratia apud Deum ;* votre vocation, l'imitation de la patience du Christ : *In hoc vocati estis quia et Christus passus est ;* votre fin... ah ! que les malheureux prêtent ici l'oreille, et ceux aussi qui se croient heureux ; votre fin, c'est l'héritage éternel comme récompense de votre humilité et de votre soumission.

Oh ! quel renversement de fortune, et dans le lieu où les conditions sont à jamais fixées ! Pauvre esclave, qui gémis sur ton sort, lève la tête, regarde-moi avec confiance ; je te parle en ce moment au nom de Dieu. Que penserais-tu de ton sort, si toi, qui sers ton maître en ce monde pendant quelques années, tu devais être servi par lui au ciel pendant toute l'éternité ? Eh bien, ce serait trop peu. Ce ne seront pas vos maîtres qui vous serviront au banquet éternel ; beaucoup d'entre eux n'y seront peut-être pas admis. C'est Dieu, Dieu qui a promis avec serment de vous servir lui-même : *Amen dico vobis quod præcinget se et faciet illos discumbere et transiens ministrabit illis.* Il vous fera asseoir à sa table, vous pauvres esclaves, et lui, prenant le tablier, vous servira comme vous serviez ici-bas vos maîtres ! (1) »

(1) Cf. Sermons du 1er dimanche de Carême et 27e du Rosaire, *passim ;* et en d'autres endroits des sermons prêchés au Maragnon.

Quelle passion éloquente, mais aussi quels accents de tendresse!

V

Vieira portait dans son cœur tous les malheureux ; mais il avait une prédilection pour les pauvres sauvages. C'était vers eux qu'il s'était tourné dès les premiers jours de sa jeunesse religieuse. Aussi rien ne lui coûtait-il pour gagner ces peuplades au christianisme et à la civilisation. « Les conquêtes apostoliques, écrit un de ses biographes, ou même ses seules courses sur terre et sur mer, ses traversées alors si lentes de l'Océan, ses visites onze fois répétées de toutes les missions du Maragnon, ses vingt-deux navigations sur des fleuves aussi longs que des mers, et qu'il fallait, durant des mois entiers, remonter à force de rames; enfin, ses quinze mille lieues à pied parmi les déserts, et les limites de la civilisation humaine et du royaume de Jésus-Christ portées à plus de six cents lieues par delà les conquêtes de ses glorieux devanciers, jettent l'esprit dans la stupeur et laissent à peine ima-

giner un seul jour libre pour l'étude ou pour le repos (1). »

Ici, nous devrions reproduire en entier le célèbre sermon de l'Épiphanie, dont nous avons parlé plus haut. Citons seulement ces quelques lignes, où Vieira répond aux colons, qui accusaient les missionnaires de travailler par intérêt :

Si en construisant avec eux leurs églises, dont les murs sont de la terre, les colonnes des troncs d'arbres, les voûtes des feuilles de palmier, si, dis-je, nous nous faisons maîtres et ouvriers de cette architecture, en leur apprenant nous-mêmes à manier la scie, le rabot et tous les autres instruments, en cela, les Indiens travaillent pour Dieu et pour eux ; mais non, certes, eux pour nous. S'ils nous viennent chercher en canot à notre résidence, comme ce n'est jamais que pour aller, ou catéchiser les fidèles, ou administrer les malades, à toute heure du jour ou de la nuit, et à des distances de dix, vingt, trente lieues et plus ; en cela, dira-t-on qu'ils nous rendent service, et que ce n'est pas nous qui leur rendons service à eux-mêmes ? Si nous partons en grande mission pour la conquête des âmes, que

(1) De Guilhermy, *Ménologe de la Compagnie de Jésus, Assist. de Port.*, t. II, p. 49-50.

nous fassions route à pied ou en des embarcations, nous sommes suivis par de grandes foules en allant, par de plus grandes encore en revenant; eux et nous, tous enfin, nous marchons au service de la religion et de la patrie, pour que l'Église ait plus d'enfants et la couronne plus de sujets. Or, en pareil cas, ni ceux que nous amenons, ni ceux que nous ramenons, ne nous servent, mais c'est bien nous qui servons les uns et les autres; et, tous ensemble, nous travaillons pour les intérêts du roi et ceux de Jésus-Christ. Et, parce que, dans les villages comme dans la plaine, on nous voit souvent entourés d'Indiens, on s'en fait une si fausse idée, qu'au lieu de conclure que nous leur sommes utiles, on publie que ce sont eux qui nous servent (1)... »

Quant aux intérêts matériels, inutile que j'en parle, puisque tout notre avoir est entre les mains de nos adversaires. Qu'ils disent eux-mêmes ce qu'ils ont trouvé dans nos chaumières. Ils y trouvèrent de l'or et de l'argent, mais seulement l'or et l'argent des calices et des ciboires; ils trouvèrent sur les autels des reliquaires, des images; dans les sacristies, des ornements, non riches et précieux, mais propres et décents; dans les cellules, quelques livres, des catéchismes, des bréviaires et des instruments de pénitence; puis, quelques planches en guise de lit; et dans nos vestiaires, s'il y avait des soutanes et des

(1) Sermon de l'Épiphanie, 2e part., et *passim*.

manteaux rapiécés, ces vêtements étaient d'un camelot grossier, tels que ceux que vous voyez sur nous (1).

Parmi les difficultés que trouvait le zèle de Vieira dans l'évangélisation des Indiens du Brésil, l'étude des langues barbares était sans contredit une des plus considérables. Vieira revient très souvent sur ce point. Il nous est resté de lui deux sermons où ce sujet est longuement traité, et dans ses œuvres il y fait fréquemment allusion. « Il m'est arrivé souvent, écrit-il, d'être entre un indigène et un interprète, appliquant l'oreille tantôt à la bouche de l'un, tantôt à la bouche de l'autre, sans pouvoir distinguer les voyelles des consonnes : c'est un pêle-mêle de syllabes, les unes stridentes et sifflantes, les autres gutturales et dures, celles-ci brèves et rapides, celles-là longues et bruyantes, n'offrant toutes à l'oreille qu'une horrible confusion..... Si saint Augustin recula devant l'étude du grec, malgré toutes les facilités offertes par les vocabulaires et les règles grammaticales, que sera-ce d'apprendre le *nheengaïba*, le *juruuna*, le *ta-*

(1) *Loco citato*.

pajo, le *teremembé*, le *mamayaná*, et tant d'autres langues, dont les noms seuls font peur (1) ! »

Or, malgré ces difficultés, Vieira fit si bien qu'il composa lui-même des catéchismes en six de ces langues, qui, de son aveu, étaient « aussi différentes l'une de l'autre que le portugais l'est du grec (2) ». Le zèle et l'amour grandissaient son courage, et les épreuves ne lui étaient rien quand il s'agissait de faire du bien à ces chères âmes.

VI

On ne s'étonnera pas que ce cœur si ouvert et si tendre ait eu, en amitié, des délicatesses exquises. Les amis de Vieira ! Quel délicieux chapitre de la biographie du grand orateur !

En tête il faudrait placer le général de son ordre, Jean-Paul Oliva. « Ces deux hommes illustres, dit M. Carel, étaient bien faits pour se comprendre. Il semblait qu'ils voulussent jus-

(1) Sermon du Saint-Esprit (Pentecôte 1656).
(2) Cf. *Apologia ao Sancto Officio de Coimbra.*

tifier à l'envi l'un de l'autre les nobles paroles que Vieira avait prononcées en 1655 : « Seuls les » grands hommes savent estimer et rechercher » les grands hommes, loin d'en concevoir de » l'ombrage (1). »

On a souvent cité le mot d'Oliva à propos du panégyrique de saint Stanislas, que Vieira prêcha à Rome, le matin de la fête, dans l'église Saint-André du Quirinal. On demandait au général de la Compagnie s'il fallait imprimer son sermon du soir avec celui de Vieira : « Sans doute, répondit-il ; il est bon que mon discours serve d'ombre à un tel tableau ; il faut qu'on sache qu'il y a ici un fils plus grand que son père. »

C'est le même sentiment, qui lui faisait écrire les lignes suivantes dans une lettre adressée à Vieira lui-même : « Mon fils, si j'avais un reproche à vous faire, ce serait de vous montrer si avare envers vos lecteurs, vous si riche de grandes et de belles pensées ; ils dévorent tout ce que vous publiez, et gémissent de ce que vous gardez pour vous seul la plus grosse part...

(1) Carel, *op. cit.*, p. 321.

Tous ici me pressent de faire violence à votre humilité... Faites donc en sorte que je ne sois plus harcelé de telles sollicitations, et donnez au public toutes vos œuvres, les moindres comme les plus considérables ; car il n'en est aucune, où l'on ne rencontre de ces idées ingénieuses, de ces pensées fortes et sublimes, qui ne poussent que dans votre champ (1). »

On ne peut parler des amis de Vieira sans nommer Jean IV de Portugal : « Je ne dois pas seulement à la mémoire de Sa Majesté, disait Vieira lui-même dans l'éloge funèbre du prince, ce que tout sujet doit à son Roi ; je lui dois beaucoup plus, car il a eu pour moi toutes les tendresses d'un père. »

Et dans la suite du discours, il cite des traits qui montrent jusqu'où, dans ses relations avec lui, son royal ami portait la familiarité et l'abandon. Il laissa en mourant, comme une dernière marque de sa tendresse et de son admiration pour Jean IV, cette épitaphe, que le P. de Barros a retrouvée dans ses papiers :

(1) Barros, *Vida*, l. V.

PORTRAIT DE JEAN IV

D'après une gravure de l'époque.

POST.ASSERTAM.PATRIÆ.LIBERTATEM
MAIORI.FELICITATE.AN.FORTITVDINE.INCERTVM
AVITO.SCEPTRO.LIBERIS.RELICTO
IOANNES.QVARTVS
HIC.VICTOR.QVIESCIT
VIXIT.IN.IMPERIO.ANNOS.SEXDECIM
SIBI SATIS HOSTIBVS.NIMIVM.NOBIS.PARVM (1)

Après l'affection, vraiment paternelle, que Jean IV témoigna toujours envers le P. Vieira, on est moins étonné que celui-ci ait été si sensible à l'antipathie de la cour d'Alphonse VI et et à la froideur du frère de ce dernier monarque, le roi Pierre II.

Je ne puis parler ici de tous les amis de Vieira, la liste en serait trop longue, Mais comment ne rien dire du P. Joseph Soares, son admirateur enthousiaste et son compagnon assidu ? Il ne pouvait consentir à se séparer de lui et avait obtenu la permission de le suivre partout. « On raconte qu'oubliant ses infirmités, il veillait sur son maître bien-aimé avec une filiale

(1) « Après avoir reconquis l'indépendance de la patrie, par son courage autant que par son bonheur, et laissé le sceptre de ses ancêtres à ses enfants, Jean IV repose ici victorieux. Il vécut sur le trône seize ans : assez pour sa gloire, trop longtemps pour ses ennemis, bien peu pour nous. »

sollicitude, allant jusqu'à le visiter la nuit et à lui rendre les plus humbles services (1). » Malgré son âge avancé, il remplit auprès de lui pendant plusieurs années le rôle de secrétaire, et c'est lui qui écrivit la plupart des sermons que Vieira publia de son vivant.

VII

Pour bien montrer tout ce qu'il y avait de tendresse dans l'âme de Vieira, il resterait à dire quelques mots de sa piété fervente.

Il aimait à passer de longues heures en adoration devant le Saint-Sacrement, et pendant sa dernière maladie, alors qu'il ne pouvait sortir de sa chambre, il répétait souvent qu'il ne regrettait que deux choses : le *petit livre* et le *petit coin* (*o livrinho e o cantinho*) : les livres qu'il aima toujours et la place qu'il avait choisie près du saint tabernacle dans l'ombre de la grande église. La nuit qui suivit le prononcé de la sentence de l'*Inquisition* de Coïmbre, il la

(1) Carel, *Préface*, p. VI.

passa tout entière à genoux devant le Saint-Sacrement. Le P. Oliva aimait à répéter que c'était dans le tabernacle que Vieira puisait ses plus belles inspirations oratoires.

Pendant qu'il dictait ses ouvrages, il avait l'habitude d'interrompre son travail chaque fois que l'horloge sonnait, pour donner quelques moments à la prière. « Parfois même, cessant tout à fait de dicter, il se retirait dans sa cellule, qui était voisine.

« Un jour le P. Soares, dans un mouvement de naïve curiosité, le suivit doucement, et il le vit prosterné devant son crucifix. »

De son amour de la sainte Vierge il nous a laissé un magnifique témoignage dans ses œuvres. Les trente sermons sur le Rosaire sont le fruit d'un vœu fait pendant un naufrage ; mais ce n'est pas là le seul tribut de sa piété envers la Reine du ciel. Dans chacun de ses quinze volumes de sermons, on en trouve plusieurs en son honneur.

Telle était cette nature ardente si vivement éprise de tout ce qui est noble et grand ; et en même temps, si soumise dans l'humiliation et

les revers, si passionnément attachée à la croix.

Nous avons raconté la vie d'Antonio Vieira et fait connaître son caractère.

Dans une troisième et dernière partie, nous essaierons de dire quel grand orateur il fut, et de démêler les traits caractéristiques de son éloquence.

III

ÉLOQUENCE

UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

Un des plus remarquables théoriciens de la chaire au commencement du dix-huitième siècle, le P. Blaise Gisbert, reprochait aux prédicateurs de son temps de n'être pas populaires. « Je parle des plus distingués et des plus en réputation dans le monde, dit-il ; ils ont toutes les autres qualités de l'orateur à la popularité près. Ils disent des choses toujours raisonnables, toujours chrétiennes, et ils les disent d'une manière pure, noble, élevée. Que leur manque-t-il? — De les dire populairement (1). »

C'est un reproche qu'aucun critique n'a fait à Vieira. On a regretté avec raison qu'il n'ait pas pu se débarrasser entièrement du goût de son époque ; on a relevé çà et là dans ses sermons des interprétations subtiles, parfois même arbi-

(1) *L Éloquence chrétienne dans la théorie et dans la pratique.* Lyon 1715, p. 167.

traires, des textes bibliques; on a toujours reconnu qu'il était un orateur éminemment populaire.

Telle est, en effet, la qualité maîtresse de son génie oratoire ; qualité essentielle et fondamentale, s'il est vrai, comme on n'en peut douter, que les sermons ne sont que des « conversations plus relevées », pour me servir d'une expression de Vieira lui-même. C'est pour cela que les Pères grecs les nommaient ὁμιλίαι et les Latins *sermones*.

Cette qualité d'ailleurs en suppose bien d'autres. Nul n'est vraiment populaire s'il n'est tout à la fois clair et original, si son style, incisif et coloré, n'est animé de cette chaleur communicative qui met immédiatement en contact l'orateur et l'auditoire, et enfin, si on ne sent en lui le souci d'être utile et pratique, souci qui n'abandonne jamais le véritable apôtre.

Vieira mettait la clarté au-dessus de tout. « Le soin que j'ai eu, dit-il, de ne m'en jamais

Saint-Roch. — Ancienne Maison Professe.
(Vieira y donna plusieurs sermons.)

départir, m'a rendu les plus grands services. Si l'on se mit à m'écouter, c'est surtout parce que l'on comprenait tout ce que je disais. « Nul auteur, dit le savant évêque de Viseu, Alexandre Lobo, n'a possédé à un plus haut degré le don de se faire comprendre de tous. Ceux-là mêmes qui se sont élevés avec le plus de passion contre la réputation de Vieira ont été forcés d'admirer sa lucidité constante, soit dans le style, soit dans la marche de ses discours (1). »

Aussi n'est-il pas étonnant qu'il se soit si fort indigné contre le style adopté par les prédicateurs de son temps.

Le style de la prédication doit être très distinct et très clair. Ne craignez point pour cela qu'il paraisse bas. Les étoiles sont très distinctes et très claires ; elles n'en sont pas pour cela moins élevées... Elles fournissent des indications au paysan pour sa culture, au marin pour ses voyages ; elles sont pour l'astronome un sujet d'étude et d'observation. Ceux-là les comprennent sans savoir lire ni écrire ; celui-ci, malgré toute sa science, y trouve toujours beaucoup à apprendre. Tels doivent être nos sermons : étoiles, que tous voient et que bien peu savent me-

(1) Alexandre Lobo, *Discurso historico e critico.*

surer. — Soit, direz-vous ; mais un tel style ne saurait être le style élégant. — Eh, mon Dieu ! quelle perte serait-ce de ne plus rencontrer ce style malencontreux si usité aujourd'hui, ce style que l'on trouve élégant, que j'appelle obscur, qui mériterait pis encore? Est-ce possible ! Nous sommes Portugais, nous allons entendre un prédicateur portugais et nous ne pouvons comprendre ce qu'il dit. Il y a un lexique pour le grec, un vocabulaire pour le latin ; il en faudrait bientôt un aussi pour la chaire. Pour ma part, j'en ai besoin pour les noms propres. Nos élégants ont si bien débaptisé les saints qu'ils ne peuvent plus les citer sans nous proposer une énigme. Le *Sceptre pénitent*, l'*Évangéliste Apelle*, l'*Aigle d'Afrique*, l'*Abeille de Clairvaux*, la *Pourpre de Bethléem*, la *Bouche d'or*... Quels noms étranges ! Le « Sceptre pénitent », disent-ils, est David ; comme si tous les sceptres n'étaient pas des pénitences ; l' « Évangéliste Apelle, » saint Luc ; l' « Abeille de Clairvaux, » saint Bernard ; la « Pourpre de Bethléem », saint Jérôme ; l' « Aigle d'Afrique », saint Augustin. Et que répondraient-ils à qui prétendrait que la Pourpre de Bethléem est Hérode, que l'Aigle d'Afrique est Scipion ? Si un avocat citait ainsi les Bartholo et les Baldi, lui confierez-vous votre procès ? Si un homme parlait ainsi dans la conversation, ne le tiendriez-vous pas pour un insensé ? Eh bien, ce qui est ridicule dans la conversation, ne peut être de mise dans la chaire (1).

(1) *Sermon sur la parole de Dieu.*

Clair dans son langage et dans son style, Vieira ne l'était pas moins dans sa composition. Il sait bien où il veut aller. Son sermon est une idée en marche; point d'arrêt, jamais de recul. Dès l'abord, il marque son but, et il s'avance vers lui d'un pas ferme et toujours plus rapide. Le sermon sur la pénitence nous fournit un merveilleux exemple de cette marche lumineuse et progressive.

On était au quatrième dimanche de l'Avent. Les trois dimanches précédents, Vieira avait parlé du jugement de Dieu, du jugement des hommes et du jugement de chacun sur soi-même. Le quatrième sermon débute par ces paroles : « Sans que je le dise, il est bien entendu que nous allons avoir aujourd'hui un quatrième jugement. » Puis l'orateur déclare qu'il parlera du jugement de la pénitence. « Devant ce jugement, dit-il, le jugement de soi-même est redressé, le jugement des hommes méprisé, le jugement de Dieu révoqué (1). » Le sujet fixé, Vieira, avec une incomparable énergie, sans le perdre de vue un instant, va, gagnant

(1) Sermon pour le 4e dimanche de l'Avent (1644.)

toujours du terrain jusqu'à la péroraison, où, avec une vigueur tout apostolique, il serre de si près l'auditoire, qu'il le force à se rendre. La lecture de ces pages émeut encore et produit même aujourd'hui des conversions.

Dès l'exorde, on sent qu'il veut faire violence au ciel et qu'il ne doute pas d'en obtenir la conversion des âmes. « C'est aux cœurs, dit-il, c'est aux cœurs bien plus qu'aux intelligences que j'en veux aujourd'hui. » Puis, se tournant vers Notre-Seigneur, il le supplie, il le conjure de lui accorder une abondante moisson d'âmes. C'est au dernier sermon que les semeurs de l'Évangile recueillent la moisson, c'est leur mois d'août. Faudra-t-il se retirer, les mains vides? Le prédicateur peut-il se contenter de quelques fleurs de mai? Non ; ce sont des fruits qu'il demande. Dieu ne peut pas refuser de l'entendre. « Oui, Seigneur, j'ai foi en vous ; ici comme ailleurs, aujourd'hui comme jadis, nous verrons les effets de votre grâce. »

Armé de cette confiance, l'orateur marche à la conquête de la place dont il veut s'emparer et qu'il vise uniquement : le cœur. D'abord le jugement de la pénitence nous fait corriger le

jugement que nous portons sur nous-même. Pourquoi ? Parce qu'il nous arrache le bandeau des yeux et qu'il nous met en face de nous-même : *statuam te contra faciem tuam.* Rien n'est plus puissant pour faire changer les jugements que la vanité nous suggère que la connaissance de nos propres péchés.

Dans cette première attaque, l'orateur a déjà entamé les murs de la citadelle, en se servant des secours que les assiégés eux-mêmes lui fournissent. C'est par la vue de leurs propres péchés, en effet, que les pécheurs sont ébranlés. Ils se défendent pourtant : « S'ils changeaient, que dirait-on ? » Le respect humain est le bouclier qui arrête les coups des apôtres de Dieu, et de Dieu lui-même, car on repousse Dieu comme s'il était un ennemi.

Mais l'orateur poursuit. Quand on se connaît bien soi-même et qu'on sait ce qu'on vaut, quelle valeur peuvent avoir les jugements des hommes et quel cas en peut-on faire? « Celui qui songe sérieusement à satisfaire pour ses péchés et à mériter de Dieu un jugement favorable, que lui importe le jugement des hommes? » Si on le condamne, il s'en réjouit, puisque par

là il peut expier ses fautes : — Lorsque David était poursuivi par Séméï, « il donna ordre de ne pas l'inquiéter et de le laisser continuer ses propos injurieux. Les injures sont la musique des pénitents ». Pour prouver cette vérité, les exemples abondent dans l'Écriture, et Vieira les cite avec son ingéniosité habituelle.

Les raisons se présentent aussi sur ses lèvres si fortes et si nombreuses, qu'il ne peut se donner le temps de les développer. C'est une charge impétueuse à laquelle rien ne peut résister.

Voici enfin l'assaut définitif. — A quoi bon corriger le jugement que je porte sur moi-même et mépriser celui des autres, s'il reste encore le jugement de Dieu, qui pour mes crimes passés me condamne ? Le tribunal de Dieu est le tribunal suprême au-dessus duquel il n'y en a pas d'autre où je puisse faire appel. — Ici Vieira se surpasse lui-même, et il est peu de pages plus sublimes que celles où il nous dépeint le pécheur en appelant du tribunal de Dieu au tribunal de la pénitence, ou, mieux encore, de la justice de Dieu à sa miséricorde. — Le prophète Jonas parcourt les rues de Ninive, pour lui annoncer de

LISBONNE. — Eglise Saint-Vincent.
(Vieira y prêcha plusieurs fois.)

la part de Dieu sa destruction prochaine. Sur ses pas suit l'envoyé du roi, en habits de deuil, levant les mains au ciel et demandant à Dieu pitié et miséricorde pour le peuple. Dans cette lutte, c'est le roi qui l'emporte. Les Ninivites en ont appelé de Dieu à eux-mêmes, de ses menaces à leur pénitence, et la miséricorde triomphe de la justice.

Après ces trois assauts, il ne reste qu'à ouvrir la brèche, et à emporter la place. C'est ce que fait Vieira dans sa péroraison, véritable chef-d'œuvre d'éloquence apostolique. Il y développe avec une insistance saintement importune le mot d'Augustin : « *Si aliquando, cur non modo;* si une fois, pourquoi pas tout de suite ? »

Le zèle du prédicateur porta ses fruits ; l'histoire nous a conservé le souvenir des nombreux retours et du renouvellement de ferveur religieuse, auxquels ce sermon donna lieu. Aujourd'hui encore cette éloquence claire, mâle, incisive, nous émeut. Elle a dans son allure quelque chose de rapide et de triomphant qui entraîne le lecteur et le pousse en avant sans un instant de relâche.

Telle est au fond la méthode de Vieira et son genre de composition. Son discours est une idée qui se développe d'une manière progressive et en quelque sorte organique. Le sermon, que nous venons d'analyser, est divisé en trois parties bien distinctes. C'est l'exception dans les sermons de l'orateur portugais. Il ne développe habituellement qu'une idée, mais sa marche est si claire et si logique qu'on le suit sans effort. Tout cela paraît coulé d'un seul jet. De là cette unité rigoureuse et forte, qui n'exclut ni la variété ni l'abondance, et qui donne vraiment l'impression de la vie :

L'arbre, dit Vieira, a des racines, un tronc, des branches, des feuilles, des tiges, des fleurs, des fruits. Ainsi en doit-il être du sermon ; il doit avoir des racines profondes, parce qu'il doit être fondé sur l'Évangile ; il doit avoir un tronc, c'est-à-dire ne traiter qu'un seul sujet ; de ce tronc doivent naître diverses branches, c'est-à-dire les diverses divisions du même sujet ; et ces branches doivent être non dénudées, mais ornées de feuilles, qui sont les paroles ; il faut qu'il y ait des tiges, ce sont les verges qui frappent les vices ; il faut qu'il y ait des fleurs, à savoir, des pensées neuves et délicates ; enfin il faut qu'il y ait du fruit, car le fruit est le but de tout

le sermon... Ainsi, en un tel arbre, qu'à bon droit nous pourrions appeler l'arbre de vie, il doit y avoir l'utilité du fruit, la beauté des fleurs, la vigueur des verges, l'ornement du feuillage, la nervure des branches ; mais le tout naissant d'un seul tronc, et encore celui-ci ayant ses racines non en l'air mais dans la profondeur de l'Évangile. Voilà ce que doivent être nos sermons ; voilà ce qu'ils ne sont pas ; aussi n'est-il pas étonnant qu'ils ne portent pas de fruits (1).

Vieille théorie, dira-t-on, et banale. Elle est vieille, en effet, comme la raison, et banale comme elle. Mais toute banale qu'elle est, cette théorie a fait de Vieira le plus personnel, le plus original, le plus savoureux de nos orateurs.

Le prédicateur, dit-il, doit tout d'abord se bien saisir du sujet ; il doit le définir afin qu'on le connaisse, le diviser pour qu'on le distingue ; il doit le prouver par l'Écriture, le développer par la raison, l'appuyer par des exemples, l'éclairer par des considérations tirées des causes, des effets, des convenances. Il faut ensuite réfuter les objections, se résumer, conclure, persuader, finir. Voilà ce que c'est qu'un sermon ; voilà ce que c'est que prêcher. Faire autrement ce n'est que parler d'un lieu plus élevé (2).

(1) *Sermon sur la parole de Dieu.*
(2) *Ibid.*

Et c'est l'orateur le plus ennemi des procédés scolastiques en chaire qui a écrit ces lignes! C'est que ces règles ne sauraient vieillir; les oublier c'est renoncer à l'ampleur, et celle-ci est une condition indispensable de la clarté. On ne saurait être vraiment compris des autres, si l'on ne vise à bien achever sa pensée; voulez-vous être lucide? soyez complet.

II

A la clarté, Vieira savait joindre une originalité de bon aloi. Cette seconde qualité n'est pas moins nécessaire à l'orateur que la première. Si par la clarté il se fait entendre, c'est par l'originalité qu'il se fait écouter. C'est par là que Vieira tenait son auditoire sans cesse en éveil. « Vieira, écrit M. Carel, posséda au plus haut degré le don *d'être soi*. Ouvrez ses œuvres au premier endroit venu, il n'est guère possible d'en lire quelques lignes sans se sentir aussitôt captivé, tant l'écrivain y a laissé son empreinte. Peu d'orateurs sont aussi capables de développer le talent et l'originalité. De notre grand évêque

il a la force, la hardiesse et la profondeur, et ce coup d'œil du génie qui trace dans les Écritures un profond sillon de lumière (1). » Pour se convaincre que cette appréciation est juste, il suffit de jeter un coup d'œil sur les sujets de ses sermons.

En 1647, il prêche pour la fête annuelle de la Confrérie de la Miséricorde à l'église de l'hôpital de Lisbonne. Le Très Saint-Sacrement est exposé. L'Évangile du jour lui fournit les paroles de son texte : *Beati pauperes, beati misericordes.* Il fait voir à ses auditeurs la présence de Jésus-Christ dans la personne du pauvre, comme en une seconde Eucharistie, instituée dans dans le but de béatifier la pauvreté par le soulagement de ses souffrances : *beati pauperes*, et de béatifier la miséricorde par l'exercice de la charité : *beati misericordes.*

Un jour, on l'invite à prêcher sur le Saint Sacrement dans l'église de l'Espérance :

Que la foi se sent heureuse aujourd'hui, s'écrie l'orateur ; qu'elle se sent heureuse, la charité ! La foi est appelée à croire le plus sublime, le plus profond,

(1) Carel, *Vieira, sa vie et ses œuvres*, chap. v, p. 74.

le plus caché des mystères, et la charité à s'unir à Dieu de l'union la plus intime et la plus aimante. L'espérance seule semble ne pouvoir être heureuse, parce que l'Eucharistie lui cache ce qu'elle désire, lui retire ce qu'elle poursuit et dans la présence même semble lui rendre absent celui qu'elle espère. Eh bien, ces plaintes amoureuses de l'espérance feront le sujet de notre discours, et nous verrons, pour la gloire de Jésus-Hostie que ce divin Sacrement n'est pas moins le mystère de l'espérance que celui de la foi et de la charité!

Une autre fois, il prêche la fête du *Corpus Christi* au couvent de l'Incarnation. Voici son sujet : « Comme par l'Incarnation, la divinité se dépouilla pour ainsi dire des attributs de Dieu, pour revêtir des propriétés d'un corps ; ainsi, dans l'Eucharistie, le corps lui-même de Jésus-Christ se dépouilla des propriétés de corps et se revêtit des attributs de Dieu. »

On voit, sans que nous ayons besoin d'y insister, l'originalité puissante de ces larges aperçus. C'est pour cela, sans doute, que Vieira est si fécond. Chacun de ses discours est si nourri qu'il paraît épuiser la matière. Il peut pourtant le recommencer indéfiniment sans se

LISBONNE

il de l'ancienne Église de l'Hôpital de la Miséricorde.

répéter jamais. Il a trente sermons sur le Rosaire, dix-huit sur saint François Xavier, quatorze sur la Sainte Eucharistie, huit sur le Lavement des Pieds, quatre sur les Tentations au désert, etc., etc.

Mais, bien mieux encore que dans le plan, c'est dans les applications et le détail que l'originalité de Vieira se donne libre carrière. Les pensées les plus connues reprennent chez lui un air de nouveauté.

Lorsque je considère ce qui se pratique communément, je ne puis assez m'étonner de l'horreur qu'ont les hommes pour la mort temporelle et du peu de crainte qu'ils semblent avoir de la mort éternelle... O morts! ô morts! venez désabuser ces vivants. Dites-nous quelles pensées, quels sentiments étaient les vôtres lorsque vous êtes entrés et sortis par les portes de la mort... La mort a deux portes : *qui exaltas me de portis mortis :* l'une de verre par laquelle on sort de la vie ; l'autre de diamant par laquelle on entre dans l'éternité. Entre ces deux portes se trouve subitement l'homme au moment de la mort, ne pouvant revenir sur ses pas, ni s'arrêter ni fuir, mais n'ayant plus qu'à entrer, où ? il ne le sait... Oh ! le pas redoutable ! le moment terrible !...

Mais ce qui est si terrible dans la mort, ce n'est point la fin de la vie, mais le commencement de l'éternité ; ce n'est point la porte par où l'on sort, c'est celle par où l'on entre : au-dessus de soi le ciel, au-dessous de de soi l'enfer, et au dedans de soi — quelle alternative (1).

Cette originalité se fait sentir aussi dans les remarques inattendues et pleines d'à-propos que lui suggèrent les paraphrases bibliques :

David pécha avec Bethsabée ; peu de temps après, vint le prophète Nathan, qui lui mit devant les yeux le grand mal qu'il avait fait. David reconnut sa faute et dit : *Peccavi :* « J'ai péché » ; et, au même moment de la part de Dieu, le prophète lui donna l'absolution de son péché : *Dominus quoque transtulit peccatum tuum* (*II. Reg.*, XII, 13). Saül pécha par désobéissance, en ne sacrifiant pas toutes les dépouilles ; vint aussi un prophète, Samuel, qui l'avertit que sa faute avait grandement déplu à Dieu ; Saül se reconnut, et dit : *Peccavi :* « J'ai péché » ; mais, ni le prophète ne lui répond qu'il était pardonné, ni, de fait, Dieu ne lui pardonna. Ce sont là, dans la sainte Écriture, deux faits bien frappants, à raison de la différence des suites : David était roi, Saül aussi était roi ; David pécha, Saül pécha ; David est averti par

(1) Sermon pour le Mercredi des Cendres (Rome, 1670).

un prophète, Saül est averti par un prophète ; David dit : *Peccavi:* « J'ai péché » ; Saül dit : *Peccavi :* « J'ai péché ». Or, entre les deux cas, telle étant la ressemblance, pourquoi donc Dieu pardonne t-il à David, et pas à Saül ? Si un *peccavi* suffit à David, pourquoi un *peccavi* ne suffit-il pas à Saül ? La raison littérale que donnent les docteurs, c'est que le *peccavi* de David fut dit du fond du cœur, tandis que le *peccavi* de Saül fut dit seulement de la bouche ; la pénitence de David était une pénitence sincère, et la pénitence de Saül une pénitence fausse... Très bien dit ; mais comment le prouve-t-on ? D'où conclure que la pénitence de Saül fut fausse? D'où conclure que son *peccavi* fut dit de bouche et non du fond du cœur ? C'est ce que ne disent pas les docteurs ; mais moi je le dirai, ou plutôt le texte lui-même le dira. Lorsque David eut dit : *Peccavi*, il ajouta ces paroles : *Sed honora me coram senioribus populi mei :* « J'ai péché, c'est vrai, mais vous, Samuel, prenez garde de compromettre ma réputation devant les anciens de mon peuple. » Ah oui ! Saül et vous-mêmes qui m'écoutez, après avoir dit : *Peccavi*, vous en êtes donc encore à songer à votre réputation, et à faire cas de ce que les hommes diront ou ne diront pas de vous? C'est signe que votre pénitence n'est pas une vraie pénitence, que ce *peccavi* est sorti de la bouche et non du cœur (1).

(1) Sermon *sur la Pénitence* (chapelle royale, 1644).

A rechercher ainsi le détail curieux, on risque d'en rencontrer d'étranges, et à fuir toujours les sentiers battus on s'expose à s'égarer. L'écueil de l'originalité, c'est la recherche et le mauvais goût. Vieira n'a pas toujours su l'éviter. Il n'est jamais banal, mais il ne sait pas rester toujours simple et naturel. Il vivait à l'époque où le *gongorisme* régnait en Portugal. Il faut avoir parcouru les collections de sermonnaires du temps pour comprendre dans quels excès on était tombé.

Vieira combattit avec son énergie et sa vivacité habituelles cette dépravation du goût, qui, trop souvent, compromettait la dignité de la parole divine. Sous la sévérité du critique et du lettré, on sent frémir l'indignation de l'apôtre. — « On fait un mérite à notre pays et à notre siècle d'avoir banni la comédie ; c'est à tort, car, en vérité, elle n'a pas disparu, elle n'a fait que changer de place : du théâtre elle est montée dans la chaire ! » Et ailleurs : « De la bouche de cet homme au costume austère voici qu'on entend sortir une voix mielleuse et affectée, qui, s'accompagnant de gracieux sourires, commence... à quoi faire ? A réclamer l'indulgence, à

provoquer des encouragements, à multiplier à l'adresse de son auditoire les paroles flatteuses ; puis à faire briller des aurores, à creuser de sombres vallons, à dresser de vertes collines qu'il émaille de fleurs et sur lesquelles il fait passer des senteurs pénétrantes... et mille autres indignités de ce genre !... Puisque nous sommes décidés à transformer la chaire en théâtre, ne pouvons-nous du moins y bien jouer notre rôle ? Au théâtre, le roi s'habille en roi et il parle en roi ; le paysan s'habille en paysan et il parle en paysan, mais un prédicateur, être habillé en religieux, et parler comme... je ne dirai pas le mot par respect pour le lieu saint ! » — Puis, souvenir bien propre à impressionner l'auditoire, se reportant à ses prédécesseurs, il s'écrie : « En cette chaire, où je me trouve maintenant, a prêché saint François Xavier ; en cette chaire a prêché saint François de Borgia ; je porte leur habit ; quoique leur sainteté me manque, pourquoi n'enseignerais-je pas leur doctrine (1) ? »

Ces lignes nous font entrevoir quel était au

(1) *Sermon sur la parole de Dieu.*

dix-septième siècle en Portugal le langage et le ton des prédicateurs. Les défauts qu'il poursuivait de ses critiques indignées, Vieira sans doute a su les éviter. Il est trop véritablement apôtre et trop soucieux du salut des âmes pour y tomber. Mais le besoin même de s'accommoder à un auditoire, dont il fallait gagner la bienveillance et retenir l'attention, lui a fait faire des sacrifices qui devaient lui coûter. Il le déclare lui-même en plusieurs endroits de sa correspondance. Quelque ingéniosité qu'il y déploie et même quelque talent qu'il y mette, nous ne pouvons nous empêcher de trouver singulier le sermon qu'il adresse aux poissons et les remontrances dont il accable la mère des apôtres Jacques et Jean. Cela lui fournit sans doute l'occasion et lui donne la liberté de démasquer les solliciteurs qui se pressaient au pied de sa chaire et de les flageller de dures vérités; mais si le procédé est commode et même habile, il faut bien reconnaître qu'il n'est pas du meilleur goût.

Église de la Compagnie à Santarem.
Vieira y prêcha pour la prise de possession du Collège.

III

Est-il bien nécessaire de dire qu'un des caractères de l'éloquence de Vieira était une variété merveilleuse. La monotonie est une marque d'indigence, et Vieira était d'une richesse et d'une fécondité qui dépassent toute imagination.

Voyez ses exordes. Tantôt il aborde son sujet avec une brusquerie qui donne à son sermon les allures d'une harangue militaire :

Du temps, dit-il, où les cours étaient plus chrétiennes, où les prédicateurs moins hommes de cour; du temps où l'on faisait moins de cas des bonnes grâces des auditeurs, pour qu'eux-mêmes fissent plus de cas de la grâce de Dieu ; du temps où l'enseignement qu'on tirait de l'Évangile était un ensemble de vérités solides et non un amas de vaines subtilités ; du temps enfin où les précurseurs de Jésus-Christ appelaient les pêcheurs sur les bords du Jourdain et les conduisaient aux fontaines des Sacrements ; le sujet auquel donnaient lieu les paroles de mon texte, c'était la confession. Ce vieil usage, je veux aujourd'hui le ressusciter. Demandons à

Marie pour vous tous la patience, pour moi le courage qu'exige une pareille matière. *Ave Maria* (1) !

Voilà bien un exorde à la spartiate.

Tantôt, au contraire, sa phrase ample et colorée se déroule avec une majesté incomparable, comme dans le discours qu'il prononça pour détourner les Romains des folies du carnaval.

Tentat vos Dominus Deus vester ut palam fiat utrum diligatis eum an non. Aujourd'hui, ô Tibre, sur tes rives si fières des palais qui les couvrent, tu vois un spectacle plus grand que celui que vit autrefois le Jourdain dans les solitudes de son désert, lorsque le démon tenta le Christ. Là Dieu est tenté ; ici Dieu est tentateur : *Tentat vos Dominus Deus vester.* Aujourd'hui, ô Rome, sur tes places publiques et dans tes temples, tu vois un spectacle plus grand que celui que voyait autrefois ton barbare amphithéâtre, lorsque les fils aînés du Christianisme étaient jetés aux bêtes. Là, au milieu de tous les genres de supplices et de mort se déclarait la foi ; ici, au milieu de toutes sortes de jeux et de divertissements se déclare l'amour : *Ut palam fiat utrum diligatis eum an non.* Le démon, le monde, la chair, en ces jours nous ten-

(1) Sermon pour le 3e dimanche de Carême (chapelle royale, 1655).

tent plus que jamais. Dieu aussi veut nous tenter. Pourquoi sort-il de ses tabernacles ? Pourquoi s'expose-t-il en public, si ce n'est pour tenter publiquement lui aussi, en ces jours de tentations publiques, et faire connaître ses vrais amis ? Mais, ô faiblesse de notre foi ? ô lâcheté de nos cœurs ! Cette année ressemblera-t-elle à celles qui l'ont précédée ? Une fois encore sera-ce vous, Seigneur, le délaissé, tandis que le monde est recherché ? Une fois encore, ô Jésus, resterez-vous presque seul tandis que Rome entière sera au *Corso* et aux théâtres (1) ?

Les théâtres et le *Corso* cette fois demeurèrent presque déserts. La foule se porta dans les églises pour y faire amende honorable au Très Saint-Sacrement et l'affluence fut telle autour de la chaire de Vieira qu'elle envahit toutes les parties de la Basilique et ses alentours. L'orateur étranger compta dans son auditoire jusqu'à dix-neuf cardinaux.

La variété surprenante dont nous venons de parler se reflète dans tout le style de Vieira. Tantôt il est majestueux et grave, comme la pensée qu'il exprime ; tantôt rapide et alerte,

(1) Sermon de la Quinquagésime (Rome, 1674).

mélancolique ou gracieux, impétueux ou calme ; souvent coupé et sentencieux à la manière des Tacite, plus souvent encore simple et familier avec tout l'abandon d'une causerie. Cette variété dans la forme du discours était du reste imposée à Vieira par la variété même de ses auditoires. « Nul orateur, dit l'Italien Bonucci, n'a mérité plus que Vieira le titre de prédicateur de circonstance (1). »

Prédicateur des rois et des papes, comme père de ces pauvres gisant dans l'indigence et la misère, près desquels, malgré ses talents, il passa une partie de sa vie, il trouve tout naturellement le ton qui convient à tous. A Rome, aux monsignori et autres prélats et ecclésiastiques, il parle sur l'ambition cléricale. Aux cardinaux, à l'occasion d'une promotion de nouveaux membres pour le Sacré-Collège, le jour où se célèbre la fête de saint Barthélemy, il rappelle l'élection des apôtres et il indique les motifs qui doivent déterminer le choix des princes de l'Église. Le sermon sur saint Pierre fut adressé à une assemblée exclusivement composée de prêtres.

(1) Bonucci, *Histoire d'Alphonse Ier*.

Il leur montre le prêtre en quelque sorte divinisé, recevant de chacune des Personnes de la sainte Trinité la participation de ses attributs personnels. Les Carmes, les Trinitaires, les Cisterciens, entendent tour à tour le prédicateur jésuite célébrer les louanges de leurs familles religieuses et stimuler au besoin leur ferveur.

Aux religieuses du Couvent royal d'Odivellas, il prêche pour le troisième dimanche de Carême, connu en Portugal sous le nom de *Dimanche du démon muet*, à cause de l'évangile du jour. Vieira se demande quel peut être pour les religieuses le véritable démon muet. — « Beaucoup d'entre vous, dit-il, vous l'avez laissé dans vos cellules en venant ici, et vous l'y retrouverez au retour. » Le sermon tout entier, — fine étude de psychologie, qui aujourd'hui serait heureusement moins nécessaire devant un pareil auditoire, mais qui était alors, paraît-il, d'une actualité irrécusable, — le sermon tout entier traite de ce tentateur muet de la vanité féminine qui s'appelle le *miroir*.

Au Brésil, une nouvelle dévotion s'était introduite parmi les dames de la haute société portugaise. C'était la récitation du Bréviaire.

Bien des pratiques de dévotion, le Rosaire entre autres, en souffraient. Vieira prit la défense du Rosaire « récité en bon portugais intelligible », contre ces « longues prières mal prononcées et encore plus mal comprises ». La vanité y trouve peut-être son compte, mais la vraie dévotion n'a qu'à y perdre.

Au scolasticat des Jésuites, à Bahia, il annonce la permission accordée par le R. P. Général de sacrifier les brillantes études du long cours théologique, pour aller plus vite se dévouer à l'évangélisation des Indiens. Ce sermon renferme de très belles pages sur le zèle et l'humilité. — Une autre fois, c'est l'étude des langues qui lui inspire un nouveau discours prononcé devant la même communauté pour la fête de la Pentecôte. — Le jour de Sainte-Barbe, c'est un panégyrique tout militaire qu'il adresse aux soldats d'artillerie. — Dans le discours qu'il prononce, devant les médecins de Lisbonne, pour la fête de saint Luc, leur patron, il n'est question que de remèdes et guérisons, et il émeut si fortement leur conscience qu'il fait bien voir que, malgré son âge peu avancé, (1) il est déjà un grand médecin des âmes.

(1) Vieira n'était alors âgé que de trente-six ans.

Je serais infini si je voulais seulement énumérer tous les groupes sociaux qui écoutèrent sa parole.

IV

A la variété s'ajoute le coloris. Vieira avait dans le tour d'esprit quelque chose de biblique. Ses sermons abondent en images pittoresques ou hardies. Plus d'une fois le lecteur éprouve je ne sais quel sentiment de surprise, « comme le voyageur, dit M. Carel, en présence de Saint-Marc, de Venise. Est-il en Orient ? Est-il en Occident ? Il est souvent dans les deux pays à la fois, tant les genres et les styles se rapprochent et se mêlent (1) ».

L'allégorie et l'apologue sont familiers à Vieira, et il les manie avec une élégance que La Fontaine ne dédaignerait pas. Un jour il parlait contre ceux qui ne sont jamais contents de leur position et qui aspirent sans cesse à monter.

(1) *Op. cit.*, p 92.

Eh ! mon Dieu ! s'écrie l'orateur, que d'hommes se sentiraient heureux s'ils savaient chercher dans leur sphère les termes de comparaison ! L'*herbe géante* (c'est le nom portugais du tournesol) est si reconnaissante envers le soleil, que du matin au soir elle le regarde, l'accompagne, le salue. Pourquoi tous ces remerciements? N'y a-t-il pas des arbres, et en grand nombre, qui reçoivent du soleil bien plus que toi? — C'est que je sais rester dans ma sphère. Les arbres sont plus grands que moi ; mais je suis herbe, et nulle n'est plus redevable que moi au soleil, parce qu'il me fit la géante des herbes. — Elle est bien frappante, la mélancolie du cyprès, triste malgré sa grandeur. Si du haut de sa cime il voyait à ses pieds le peuple des plantes et même l'aristocratie des arbres qui sont loin de l'atteindre, il semble qu'il devrait en concevoir de la joie et de l'orgueil. Mais on dirait que de là-haut il découvre les cèdres du Liban, et, comme il voit que la nature les a faits tours, il vit mécontent de n'être que pyramide (1).

Si l'on excepte l'allusion finale, un peu trop recherchée, ces images nous paraissent, à nous Portugais, tout à la fois belles et frappantes ; à des lecteurs français, leur étrangeté même leur

(1) Sermon pour le 3e dimanche de l'Avent (1644).

donnera peut-être de la saveur. Il y a là comme un ressouvenir de l'Orient et de la Bible.

Vieira est vraiment biblique par la vigueur de sa pensée et la brièveté lumineuse de ses raisonnements. — « Hérode sur le trône et Jean-Baptiste dans les fers ? Donc, messieurs, il y a une autre vie ! » Et ailleurs : « O grandeur, ô sublimité du pauvre ! plus il est nu, plus Dieu le revêt de sa divinité ! »

Il a avec Dieu des audaces de langage et des familiarités saintes qui rappellent les patriarches et les voyants d'Israël. Bahia était assiégée par les Hollandais, et depuis longtemps dans cette ville on multipliait les prières. Le siège se prolongeait toujours. C'est alors que Vieira, qui avait prêché plusieurs fois sur la pénitence, déclare que désormais il ne veut plus s'adresser qu'à Dieu. C'est lui qu'il veut convertir et contraindre à venir au secours de son peuple. Il lutte corps à corps avec le Tout-Puissant, comme un autre Jacob ; il gourmande le Seigneur et lui arrache la foudre des mains. On voudrait citer en entier cette pièce sans pareille. Contentons-nous d'un passage.

Cur Domine irascitur furor tuus contra populum tuum? Et pourquoi, Seigneur, cette indisposition contre votre peuple? vous dirai-je avec Moïse. Ah! je le sais. De même que pour Israël, il ne manque pas dans nos crimes de motifs à votre colère. Mais ne pourrons-nous pas dire, comme Moïse, pour désarmer votre courroux : *Ne, quaeso, dicant, Ægyptii: Callide eduxit eos ut interficeret in montibus et deleret a terra?* Je ne vous dirai pas, Seigneur : *Ne, quaeso, dicant;* je vous dirai : Écoutez ce qu'ils disent déjà. L'hérétique a déjà déclaré bien haut que c'est à la fausseté de notre culte qu'il doit votre protection et ses victoires. Est-il possible que nos châtiments soient l'occasion de blasphèmes contre votre saint Nom? Que deviendront les Indiens récemment convertis ? Qu'en penseront les païens qui nous entendent encore? Ces peuples sont-ils capables de sonder la profondeur de vos jugements? *Cur irascitur furor tuus?...* Ne pouvons-nous pas nous écrier avec Josué : *Heu, Domine Deus! quid voluisti traducere populum istum Jordanem ut traderes in manus Amorrhaei?* Pourquoi nous avez-vous appelés dans ces contrées, où depuis tant d'années le Portugal fait bénir et adorer votre nom? Était-ce pour préparer les voies aux Hollandais? L'hérétique vous a-t-il donc rendu de si grands services? Vous ne nous avez donc tirés de nos contrées que pour être ses défricheurs, pour lui bâtir des villes, pour l'enrichir de nos travaux? *Utinam remansissemus trans Jordanem!...*

Mais enfin, Seigneur, si vous avez décidé notre perte, embrasez, détruisez, réduisez-nous tous en poussière! Mais, le Portugal ainsi abattu ne pourra-t-il pas vous dire, comme jadis votre serviteur Job: *Ecce nunc in pulvere dormiam et si mane me quaesieris non subsistam?* Nous voici ensevelis dans le tombeau et réduits en poussière. Mais, si un jour vous plongez votre regard dans les forêts du Brésil pour chercher vos Portugais, où seront-ils alors? La Hollande, sans doute, vous donnera des conquérants apostoliques qui portent par toute la terre, au péril de leur vie, l'étendard de la croix! La Hollande vous fournira un séminaire de prédicateurs, qui courront arroser de leur sang les contrées barbares pour les intérêts de la foi! La Hollande vous bâtira des temples! La Hollande vous élèvera des autels! La Hollande consacrera des prêtres et offrira le sacrifice de votre corps sacré!... *Si mane me quaesieris non subsistam!*

Mais ce n'est pas tout. Rien n'est caché à votre science infinie; vous voyez aussi bien ce qui est et ce qui fut, que ce qui sera ou serait peut-être. Eh bien! regardez, Seigneur, ce qui se passerait si Bahia tombait entre les mains des Hollandais. Les voilà qui entrent dans cette ville avec la fureur des conquérants, avec la rage des hérétiques. Entendez les gémissements et les pleurs des vieillards, des femmes, des enfants! Seriez-vous sourd aux cris de l'innocence? Ne voyez-vous pas le sang de vos reli-

gieux et de vos prêtres rougissant les autels où ils se sont réfugiés? Mais ce n'est point là, ô mon Dieu, ce qu'il y a de plus douloureux pour nos cœurs! Ce que notre piété ne peut prévoir sans déchirements, c'est que vous même n'échapperez pas à leurs violences. L'hérétique forcera les portes de cette église, il arrachera de l'autel cette custode, où nos regards aimaient à vous contempler, où nos cœurs aimaient à vous adorer. Les hosties seront foulées aux pieds; les vases sacrés, que votre sang a remplis, serviront à leurs orgies; vos autels seront renversés et les statues de vos saints seront insultées, brisées, mises au feu! Des mains sacrilèges se porteront sur votre Mère!... puis... l'herbe croîtra sur le pavé de vos églises. Noël arrivera, et l'on oubliera votre naissance ; le Carême, la Semaine sainte viendront... et qui méditera les mystères de votre Passion? Les pierres de nos rues gémiront en se voyant désertes aux anniversaires de nos grands pèlerinages de piété : *Viae Sion lugent eo quod non sint qui veniant ad solomnitatem.* Plus de prêtres, plus de sacrifices, plus de sacrements. Au lieu de saint Jérôme ou saint Augustin, on entendra citer, du haut de cette chaire, les noms infâmes de Luther et de Calvin ; et l'on enseignera la fausse doctrine aux fils innocents et malheureux des rares Portugais qui survivront à ces désastres. Un jour, quand on demandera aux enfants de ceux qui m'écoutent : Petits garçons, de quelle religion êtes vous? Ils répondront : Nous

sommes calvinistes. — Et vous, petites filles? — Nous sommes luthériennes! — Eh bien, Seigneur, est-ce pour l'hérésie que nous formons ces jeunes âmes (1)?

Quelle grandeur et quelle puissance! Cela ne relève plus d'aucun art. C'est vraiment le souffle divin qui soulève et emporte l'âme de l'orateur.

V

Il ne reste pas toujours sur ces sommets. Il sait descendre, et c'est heureux. Si les grands mouvements sont nécessaires à l'orateur pour entraîner et passionner son auditoire, la familiarité lui est indispensable pour se mettre en communication avec lui.

Pour Vieira, on le sent, les auditeurs ne sont pas des étrangers; ce sont des amis, des confidents. Il leur fait part de tout ce qui l'intéresse et de tout ce qui émeut son âme. Sa vie pourrait

(1) Sermon pour le succès des armes portugaises (Bahia 1640).

presque s'écrire d'après ses sermons. Il aborde aux Açores, après un terrible naufrage. C'est la fête de sainte Thérèse. « Ce qui m'a jeté sur cette île, dit l'orateur, ce qui m'a amené au milieu de vous, n'allez pas croire que ce fut seulement la violence des vents et des tempêtes. Dieu n'est-il pas le Maître absolu de tout ? Et qui l'empêcherait donc de faire servir les révolutions de la nature aux triomphes de la grâce ? » Alors l'apôtre révèle les secrets désirs de son cœur ! Que d'âmes n'y aura-t-il pas à convertir parmi ceux qui l'écoutent ! Mais il a confiance ; il ne se retirera pas les mains vides ; il ne sera pas dit que Dieu l'a envoyé en vain dans ces parages.

La communication de Vieira avec ses auditeurs se fait sentir à travers toute la trame de ses sermons. Rien n'y est plus fréquent que ces dialogues d'une naïveté charmante, qui nous rappellent le style dramatique des homélies de saint Jean Chrysostome :

Manquer le devoir pour la dévotion, dit-il, c'est mériter le reproche et le châtiment. Dieu ne veut pas que nous le servions en l'offensant. Et que cette en-

LISBONNE. — Colline de Penha de França.
Vieira prêcha dans l'église du Pèlerinage.

geance pullule aujourd'hui ! Celui-ci dépense cinq cents cruzades pour la fête d'un saint, et il n'acquitte pas ses dettes ; il ne paie même pas les ouvriers qui ont décoré l'église ! Est-ce là le service de Dieu ? Payez donc vos dettes, c'est votre devoir ; vous fêterez ensuite les saints, ce qui n'est que dévotion. Voici une dévote qui vient se confesser. — Accomplissez-vous le précepte du jeûne ? — Non, mon Père. — Avez-vous des raisons pour vous en dispenser ? — Faiblesse, fatigue, maladie et le reste. — C'est bien ; travaillez à vous conserver en la grâce de Notre-Seigneur, et, dans ce but priez bien la sainte Vierge. — Oh ! la Vierge Mère de Dieu ! je ne manque jamais de jeûner son samedi ! — Comment ? Je m'attendais bien à quelque chose comme cela. Donc, vous ne jeûnez pas les Vigiles de saint Mathias et de saint Thomas, et vous jeûnez les samedis ? Oh ! la belle dévotion, qui manque à ses devoirs pour satisfaire ses caprices ! Savez-vous, mes frères, pourquoi nous préférons la dévotion à l'obligation ? C'est qu'en celle-ci nous faisons la volonté de Dieu et en celle-là nous faisons notre propre volonté (1).

Nous sommes bien loin de l'éloquence affectée et pompeuse des prédicateurs portugais du dix-

(1) Sermon pour le dimanche de Pâques. (Pará, 1658).

septième siècle. Vieira ne voulait pas de cette éloquence méticuleuse qui croit se rabaisser si elle emploie un mot d'usage domestique, qui fait consister la dignité et la noblesse de la parole divine en je ne sais quelle façon abstraite, ou tout au moins académique, à la portée de quelques intelligences d'élite, mais incapable de se faire entendre du peuple. Il maintenait en cela les vraies traditions oratoires, et c'était pour lui une grande règle d'éloquence que cette parole de Cicéron : *Id enim summi oratoris est summum oratorem populo videri.* « La marque du grand orateur est de paraître grand orateur au peuple ».

Mais que parlons-nous de règles d'éloquence et de traditions oratoires ? Le grand secret pour entrer rapidement en contact avec son auditoire, c'est de l'aimer ; et Vieira avait au cœur pour tous les chrétiens, surtout pour les plus pauvres, les plus misérables, un amour passionné. Quelle n'était pas sa tendresse pour les esclaves ? On l'a vu dans le magnifique passage que nous avons cité plus haut. C'est toujours avec le même accent qu'il s'adresse aux pauvres. Il y a un

sentiment d'allégresse et de triomphe dans sa parole, quand il leur annonce les compensations que Dieu leur a préparées, et comme les revanches futures de leur misère.

Hommes de basse extraction, s'écrie l'orateur dans un sermon sur le Jugement dernier, hommes obscurs de la foule, bonne nouvelle ! Si la nature, si la fortune vous fut avare à la naissance, sachez qu'il vous reste une autre naissance aussi noble que vous le voudrez. Cette seconde naissance est la résurrection. O changements! ô vengeances ineffables du dernier jour ! Alors on verra l'âme d'un grand de la terre et celle d'un homme du peuple chercher leurs corps dans des tombeaux presque voisins, peut-être dans la même église. Et qu'arrivera-t-il la plupart du temps? L'homme du peuple trouvera ses ossements dans une fosse sans pierre et il ressuscitera brillant comme les astres. C'est dans un tombeau de porphyre reposant sur des lions ou des éléphants de marbre et orné de superbes inscriptions que le grand de la terre retrouvera son corps embaumé, et il ressuscitera plus misérable que la misère même ! Jugez si le Seigneur réparera l'inégalité de notre première naissance ! La naissance, vanité qui passe avec la vie, Dieu ne l'a pas mise entre nos mains ; mais la résurrection, cette noblesse qui doit durer toute l'éternité, Dieu l'a laissée au gré de chacun.

Nous sommes les fils, en la naissance, de nos pères; en la résurrection, de nos œuvres (1).

Cette parole éloquente et familière allait droit au cœur. Les conversions se multipliaient sur les pas de Vieira et venaient consoler son cœur d'apôtre. Il n'aurait pas voulu d'un succès qui n'aurait été que le succès de sa personne ; ce qu'il demandait c'était le changement des âmes et des vies ; et c'est pour cela qu'il était si pressant, si persuasif, si promptement en communication avec son auditoire. Les sermons sur les vérités éternelles et ceux qu'il prêcha, deux années de suite, à Rome le mercredi des Cendres, produisirent des effets extraordinaires. Le sermon sur les avantages de la solitude, prêché à la chapelle royale, retira du monde, pour les mener dans le cloître, plusieurs dames de la cour. Les sermons sur le Jugement dernier, sur la foi pratique, et tant d'autres peuplèrent les monastères de Lisbonne et amenèrent autour des confessionnaux une foule innombrable de pénitents et de convertis. En tête du sermon sur le

(1) Sermon pour le 1er dimanche de l'Avent (chapelle royale, 1644).

délai de la conversion, Vieira lui-même, si sobre de notes dans ses ouvrages, a mis ces lignes significatives : « L'auteur demande instamment à tous ceux entre les mains desquels ce livre tombera, que, pour l'amour de Dieu et de leurs âmes, ils lisent ce sermon du pécheur résolu à ne plus pécher, avec l'attention et la patience que le sujet réclame. »

Si l'on se souvient enfin des sermons sur l'*Épiphanie* et sur l'*esclavage injuste*, les deux plus brillants triomphes de sa carrière oratoire, — nous en avons déjà parlé plus haut, — on n'aura pas de peine à comprendre l'admiration que les contemporains de Vieira avaient pour son génie et plus encore pour l'ardeur infatigable de son zèle apostolique.

VI

Sa renommée d'ailleurs n'a rien à redouter du temps. Il possède à un degré rare le don qui donne l'immortalité aux ouvrages de l'esprit, le don du style. C'est un de nos plus grands écri-

vains et peut-être le plus grand. Nul, même parmi ceux qui, de parti pris et par haine sectaire, dédaignent et dénigrent tout ce qui vient des religieux et des prêtres, n'oserait aujourd'hui éditer un recueil de morceaux choisis, où la part ne serait pas faite très large à Vieira. Sa langue est admirable, en effet. Tout à la fois simple et nerveuse, elle ne flotte pas à longs plis autour de la pensée ; elle la serre, au contraire, de très près et en dessine avec précision les contours. Il rencontre, en se jouant, ce qui échappe souvent aux recherches laborieuses de nos raffinés d'aujourd'hui : il a vraiment « l'expression *artiste* ». Les termes techniques de chaque profession et de chaque art lui sont familiers, et notamment il parle de guerre et de marine en homme du métier. « Si notre langue venait à se perdre, écrit A. Lobo, et avec elle tous nos ouvrages, à l'exception des *Lusiades* et des *Œuvres de Vieira*, la prose et la poésie portugaises revivraient dans toute leur pureté native, dans toute la fraîcheur de leur riche abondance (1). »

(1) D. Francisco Alexandre Lobo, *Discurso critico*

Cathédrale de Lisbonne. — Ancienne mosquée des Maures. On y célébra la cérémonie religieuse du Centenaire de Vieira.

Nous avons déjà fait remarquer dans notre premier article l'heureuse influence que Vieira exerça sur les affaires publiques. Son influence fut encore plus décisive sur la langue et sur la littérature. Il réagit heureusement contre la tendance fâcheuse qu'avaient imprimée à la littérature portugaise soixante ans de domination espagnole. C'est une gloire que partagèrent presque exclusivement avec lui *Frei Luiz de Sousa* et *Jacintho Freire d'Andrade*. On nous pardonnera de faire remarquer que tous les trois étaient prêtres et que deux étaient religieux (1). Or, parmi ces trois écrivains, qui ont si bien mérité des lettres portugaises, c'est à Vieira que, récemment encore, Mgr Nunes, archevêque d'Evora, et un de nos orateurs les plus en vue, assignait la première place. « Luiz de Sousa, dit-il, m'apparaît avec le dessin correct et les teintes nuancées de Raphaël Sanzio; Jacintho Freire a l'éclatant coloris de Rubens; Vieira unit la vigueur à la grâce, la hardiesse de la conception et la correc-

(1) Le P. Luiz de Sousa appartenait à l'ordre de Saint-Dominique. Entre autres ouvrages, c'est à lui qu'on doit la plus belle vie du vénérable archevêque de Braga : Barthélemy des Martyrs.

tion du dessin à la puissante originalité de Michel-Ange. Sousa a le charme, Freire l'abondance aisée, Vieira est *sublime*. Je sais l'abus qu'on a fait de ce mot, mais je n'en connais pas de plus juste (1). »

(1) *O Padre Antonio Vieira, Discurso proferido por occasião do* Te Deum *celebrado em Commemoraçao do bi centenario do primeiro orador sagrado de Portugal.*